

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Félicitations officielles

A l'occasion des succès récents remportés par nos vaillants soldats dans la région d'Arras, le ministre de la guerre vient d'adresser au général commandant en chef le télégramme suivant :

Mon cher général,

Je ne veux pas attendre la fin des opérations engagées le 9 mai par nos troupes dans la région d'Arras, pour vous envoyer, en vous priant de les leur transmettre, mes plus affectueuses félicitations.

Les résultats déjà obtenus par notre action démontrent l'excellence de sa préparation et la valeur de son exécution. La supériorité que nous avons prise sur un adversaire qui ne recule devant aucun crime est un nouvel et heureux présage de sa perte.

Vous avez, une fois de plus, vos armées et vous, mérité l'admiration et la reconnaissance du pays. Je suis heureux de vous en adresser l'expression.

A. MILLERAND.

FRATERNITÉ FRANCO-BELGE

Les Liens du Sang

On n'a pas oublié ce trait admirable — rapporté ici-même — d'un de nos jeunes soldats donnant une partie de son sang pour sauver un soldat belge.

Cet acte généreux vient d'avoir son émouvante réplique :

Un blessé français hospitalisé à Saint-Lô allait mourir ; pour le sauver, il fallait recourir à la transfusion du sang. Spontanément, le clairon Van de Broeck, du 11^e de ligne belge, grièvement blessé lors des combats épiques livrés à Dixmude en octobre, s'offrit pour arracher son frère d'armes à la mort.

Ce double sacrifice affirme de la manière la plus touchante la confraternité des soldats français et des soldats belges. Leurs cœurs battent à l'unisson et c'est le même sang — le sang des braves — qui coule dans leurs veines.

Les Coupables condamnés

En conformité des lois anglaises, l'enquête habituelle sur tous les cas de mort violente a eu lieu au sujet de la perte de la *Lusitania*. Le jury a rendu le verdict suivant :

Ce crime effroyable viole le droit des gens et les conventions des pays civilisés. Nous portons donc contre les officiers du sous-marin allemand, contre l'empereur et le gouvernement de l'Allemagne, qui leur en ont donné l'ordre, l'accusation d'assassinat en bloc.

Faits de guerre

DU 11 AU 14 MAI

Combats au nord d'Arras.

Au nord d'Arras, nos troupes admirables d'ordre et de ténacité ont remporté de nouveaux et grands succès.

Journée du 11. — Devant Loos nous avons, après une lutte acharnée et malgré une canonnade intense, enlevé un gros ouvrage allemand et tout un système de tranchées à cheval sur le chemin de Loos à Vermelles.

Plus au sud, nous avons pris d'assaut le grand fortin et la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette. Cette position, ardemment défendue depuis des mois par les Allemands, qui en avaient fait une véritable forteresse, a été investie et enlevée dans l'après-midi par nos troupes qui ont poursuivi leur succès en poussant énergiquement l'ennemi entre la chapelle et le village d'Ablain-Saint-Nazaire ; toutes les tranchées au sud de la chapelle sont tombées successivement entre leurs mains ; dans ces tranchées se trouvaient plusieurs centaines de cadavres. Une contre-attaque allemande partie d'Ablain-Saint-Nazaire a été brisée net. Nos troupes ont aussitôt repris l'offensive et gagné du terrain dans la direction de la sucrerie de Souchez. Les prisonniers faits dans ces actions ont déclaré qu'ordre avait été donné de conserver à tout prix la chapelle et le fortin de Notre-Dame-de-Lorette.

A Carency, l'investissement de la position allemande a été étroitement resserré ; nous avons enlevé plusieurs îlots de maisons dans la partie est du village, progressé vers les bois à l'est et fait cinquante prisonniers, dont un officier. Les communications de l'ennemi, de Carency et d'Ablain sur Souchez, ont été rendues de plus en plus malaisées.

A Neuville-Saint-Vaast, après un violent combat, nous nous sommes emparés du cimetière très fortement organisé par l'ennemi et nous avons ensuite débordé le village par l'ouest et par l'est.

En résumé, dans la journée du 11, nous nous sommes battus partout sur les quatrièmes lignes de tranchées allemandes, dont les trois premières avaient été enlevées dès le 9 mai.

Journée du 12. — Dans la nuit du 11 au 12, l'ennemi, ayant reçu des renforts, a prononcé plusieurs violentes contre-attaques ; il n'a obtenu de succès que devant Loos où il a repris une partie du terrain conquis par nous dans la journée du 11. Mais il a échoué devant Neuville-Saint-Vaast où ses colonnes d'assaut ont été décimées ; dans le cimetière seul il a laissé plus de 200 morts et de 100 prisonniers ; il a échoué entre Carency et Ablain ; il a échoué dans une dernière contre-attaque partie d'Ablain.

Dans la matinée du 12 et dans la journée, nous avons progressé dans les bois à l'est de Carency, où nous avons fait 125 prison-

niers ; nous avons enlevé une nouvelle partie du village, où nous avons fait 400 prisonniers ; enfin, nous avons enlevé trois lignes successives de tranchées à la lisière du bois au nord de Carency et nous avons pénétré dans ce bois, menaçant de très près la dernière communication encore ouverte aux défenseurs de la position.

A Neuville-Saint-Vaast, nous avons attaqué dans l'après-midi la partie du village encore tenue par l'ennemi et nous avons enlevé plusieurs pâtés de maisons.

Dans la soirée, le chiffre total des prisonniers faits depuis le 9 mai dépassait 4,000.

Journée du 13. — Dans la nuit du 12 au 13, à Notre-Dame-de-Lorette, où nous tenions fortement le fortin et la chapelle, nous avons été très violemment attaqués dans le vaste quadrilatère de tranchées et d'ouvrages situés plus au sud. Pendant toute la nuit, un combat acharné s'est livré sur ce point. Au matin, nous en sommes restés totalement maîtres après avoir infligé à l'ennemi d'énormes pertes.

Dans la nuit, également, nous avons pris d'assaut la totalité du village de Carency et le bois au nord (cote 125), dont la garnison, composée d'un bataillon du 109^e d'infanterie, d'un bataillon du 136^e, d'un bataillon de chasseurs bavarois et de six compagnies de pionniers à 300 hommes chacune, avait fait un réduit formidable. L'ennemi, bien que très affaibli par les pertes, en morts, blessés et prisonniers faits les jours précédents, a opposé pendant toute la nuit une résistance désespérée à nos attaques. Nos troupes ont brisé cette résistance ; elles ont tué à la baïonnette des centaines d'Allemands ; à l'aube, elles étaient complètement maîtresses de la position. Dans le bois de la cote 125, nous avons trouvé les cadavres de trois compagnies anéanties par notre artillerie. Nous avons fait 1,050 prisonniers, dont un colonel, le commandant du bataillon de chasseurs et une trentaine d'officiers. Le matériel conquis, qu'il n'a pas encore été possible de dénombrer entièrement, est considérable ; on a déjà compté deux canons de 77, un obusier de 105, deux mortiers de 210, une douzaine de lance-bombes, un grand nombre de mitrailleuses, plus de 3,000 fusils, de gros approvisionnements de munitions d'infanterie et d'artillerie. Dans l'après-midi du 13 mai, l'ennemi a bombardé Carency sans résultat.

Maîtres de Carency, nous avons progressé vers le nord et nous nous sommes emparés d'Ablain-Saint-Nazaire, où nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers. En se retirant, l'ennemi a mis le feu à la moitié du village ; il ne se maintient plus que dans quelques maisons à la lisière est où la lutte a continué.

A Neuville-Saint-Vaast, nous avons enlevé maison par maison tout le centre du village et plusieurs groupes de maisons de la partie nord que nous avons débordée en nous emparant du chemin dit des Carrières qui va de Neuville à Givenchy. Nous avons pris

dix-sept canons ou obusiers de gros calibre.

A la sortie sud de Souchez, nos positions ont été violemment attaquées par l'ennemi; nous en sommes restés maîtres.

Dans la nuit du 13 au 14 mai, nous avons enlevé, malgré un terrain difficile et rendu glissant par la pluie qui a commencé à tomber dans la matinée du 13 et a persisté toute la journée, plusieurs tranchées allemandes au sud-ouest de Souchez et maintenu sur le reste du front Loos-Arras tous nos gains des journées précédentes.

En Belgique, au nord de Dixmude, les troupes belges qui avaient réussi à jeter une tête de pont sur la rive droite de l'Yser, ont été violemment attaquées par trois bataillons allemands dans la nuit du 10 au 11 mai. Elles les ont repoussés en leur infligeant de fortes pertes et en faisant une cinquantaine de prisonniers. Cette attaque a été renouvelée sans plus de succès dans la nuit du 12 au 13; l'ennemi a laissé plusieurs centaines de morts sur le terrain. Une autre division belge a gagné du terrain au sud de Dixmude.

Le 11 mai, à l'est d'Ypres, les troupes britanniques attaquées de nouveau à l'aide d'un nuage asphyxiant ont laissé passer ce nuage en se servant des masques mis en usage; elles ont laissé les colonnes ennemies s'approcher en formations denses et les ont anéanties par un feu à bout portant de fusils et de mitrailleuses.

Sur le reste du front, la lutte d'artillerie a été très vive.

Sur le front de l'Aisne, nous avons repoussé une attaque le 12 mai près de Berry-au-Bac; le 13 mai, dans la vallée, nous avons détruit quatre blockhaus et rasé plusieurs tranchées.

En Champagne, le 12 mai, nous avons repoussé une attaque sur Beauséjour.

En Argonne, le 12 mai, nous avons repoussé une attaque sur Marie-Thérèse; nous avons également repoussé deux attaques à Bagatelle, l'une dans la nuit du 12 au 13, l'autre dans la journée du 13; cette dernière a été très violente.

En Woëvre, au bois Le Prêtre, dans la journée du 12 et la nuit du 12 au 13, nous avons conquis une nouvelle ligne de tranchées et nous nous sommes rendus maîtres de la dernière organisation allemande qui résistait encore dans ce bois. La totalité de la position est ainsi entre nos mains.

RUSSIE

Officiel. — Dans la région de Chawli, le 11 mai, nos troupes ont continué à poursuivre avec succès les Allemands, qui ont été rejetés hors de la ville de Chawli et refoulés vers le sud-ouest.

Dans la nuit, les Allemands essayèrent, avec des forces considérables, de reprendre Chawli, qui est un centre important de routes. Mais nous repoussâmes toutes leurs attaques, et le matin suivant, par un coup énergique, nous battîmes la colonne de débordement allemande, capturant plusieurs centaines de prisonniers et nous emparant de cinq canons. Le combat continue.

Dans la région de Doubissa, le même jour, nous enlevâmes une position ennemie près d'Eragola.

Sur la rive gauche du Niemen, il n'y a aucun changement.

Dans la région de la rive droite de l'Orjic, nos lance-bombes ont bombardé avec grand succès les tranchées ennemies.

En Galicie occidentale, l'intensité des combats a diminué sur une partie considérable du front, au cours du 11 et du 12 mai.

Dans les directions d'Oujok et de Stryj, les attaques des Autrichiens ont été repoussées. L'ennemi a subi de fortes pertes.

A l'ouest de la Lomnitsa, nous avons parachevé notre succès par une offensive énergique.

Les Autrichiens ont subi dans cette région, dans ces derniers jours, des pertes énormes. Ils ont abandonné plus de 5.000 cadavres sur les versants de la chaîne.

Notre offensive, sur la rive droite du Dniester, se développe avec des succès continus.

Pour alléger la situation de son centre, qui se retirait en désordre du Dniester, vers la ligne Obertyn-Horodenka, l'ennemi a prononcé le 11 des contre-attaques stériles dans les secteurs attenant au front. Dans cette opération, les unités autrichiennes qui menaient l'offensive furent repoussées près de Chocimierz avec de grandes pertes.

Notre artillerie détruisit deux bataillons ennemis; un troisième déposa les armes.

Près de Horodenka, l'ennemi fléchit vers sept heures du soir, le même jour, et commença une retraite désordonnée.

Nous avons capturé à nouveau plusieurs milliers de prisonniers, des canons et jusqu'à cinquante caissons.

DANS LES DARDANELLES

Dans la soirée du 8 mai, les forces franco-anglaises opérant dans le sud de la presqu'île de Gallipoli ont prononcé, avec l'appui du canon des flottes alliées, une attaque générale contre les positions turques déjà enlées la veille. Nos troupes, remarquables d'entrain et de vigueur, ont enlevé à la baïonnette plusieurs lignes de tranchées sur des hauteurs avoisinant Krithia.

Dans la journée du 9, elles se sont consolidées et fortifiées sur le terrain conquis la veille. Les Turcs n'ont tenté aucune contre-attaque.

Krithia est une petite ville à 7 kilomètres environ du cap Têké sur des hauteurs dominant le littoral du côté du golfe de Saros. Elle est à peu de distance à l'ouest d'Atchi-Baba, le point culminant de cette partie de la presqu'île.

Le cuirassé anglais *Goliath* a été torpillé, pendant la nuit, tandis qu'il protégeait le flanc des troupes françaises à l'intérieur du détroit.

Une partie de l'équipage a pu être sauvée.

Un sous-marin anglais a pénétré dans la mer de Marmara et a coulé deux canonnières et un transport turcs.

OPÉRATIONS NAVALES

Dans la mer du Nord.

Deux torpilleurs allemands ont attaqué, le 1^{er} mai, les navires de guerre anglais *Barbados*, *Columbia*, *Miura* et *Chirist*. Après un quart d'heure de combat, les torpilleurs se sont enfuis, mai le *Columbia* avait été coulé, perdant seize officiers ou matelots; un seul matelot a été sauvé.

Des contre-torpilleurs, informés de la direction prise par les torpilleurs allemands, ont rejoint ces derniers et les ont coulés.

Les bâtiments anglais attaqués étaient de petites embarcations auxiliaires, commandées par des lieutenants et des sous-lieutenants de réserve.

Le patron du *Barbados* ayant été blessé, le lieutenant se tint au gouvernail, manœuvrant de manière à éviter les torpilles, déployant la plus grande habileté et une bravoure exemplaire.

DANS L'AFRIQUE DU SUD

Le général Botha est entré à Windhoek, capitale du sud-ouest africain allemand, le 12 mai, sans rencontrer aucune résistance.

Les prises de guerre dans la capitale du sud-ouest africain allemand sont considérables. Le général Botha a proclamé la loi martiale sur tout le territoire conquis. Dans un ordre du jour adressé à l'armée, il dit que les troupes ont montré la plus grande vaillance et un remarquable esprit de sacrifice dans des circonstances très difficiles. Il fait ressortir ensuite la responsabilité leur incombant du fait de l'occupation de Windhoek, dont la population non combattante doit être respectée. Il termine en disant que le résultat de cette expédition est des plus importants pour l'empire, car il signifie pratiquement l'entière possession du sud-ouest africain allemand.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

La Prise de la Targette

Combats du 9 mai

Les combats qui se sont livrés depuis dimanche au nord d'Arras ont valu aux troupes françaises un succès particulièrement brillant. L'attaque qui a été menée sur la partie du front comprise entre le nord de Carency et le nord de Neuville a été particulièrement heureuse. Elle a valu au corps d'armée qui en avait été chargé une citation à l'ordre de l'armée. Jamais récompense ne fut mieux méritée.

A la Targette, après la préparation par l'artillerie, notre infanterie, du premier bond, atteignit les lisières, mais elle y fut arrêtée par des feux de flanc. Elle reprit l'attaque aussitôt et, partie de ses tranchées à dix heures, elle tenait à onze heures trente-cinq la totalité de la Targette, ayant fait 350 prisonniers, pris plusieurs pièces de 77 et de très nombreuses mitrailleuses. Maîtresse de la croisée des chemins Arras-Béthune et Mont-Saint-Eloi-Neuville elle continua vers Neuville, « vrai paquet de mitrailleuses et de lance-bombes ».

De chaque maison crénelée, de chaque cave organisée en tranchée couverte, l'ennemi tirait sur nos hommes. On conquiert cependant la moitié du village. Ce fut une lutte épique dans les décombres et la fumée.

Pendant ce temps, plus au nord, l'attaque faisait un bond en avant plus important encore. Débouchant du bois de Berthouval, elle avait en face d'elle une masse de bastions et de tranchées, « les ouvrages blancs », ensuite les organisations de la route d'Arras-Béthune, enfin, les pentes retranchées de la falaise de Vimy. Deux régiments sont sortis à dix heures des tranchées de Berthouval. C'est un flot qui roule.

Les hommes, avec un mépris prodigieux de l'adversaire, débordent les tranchées ou l'ennemi tient encore. Au passage, à la baïonnette, ils enfoncent ceux des ennemis qui leur barrent la route, et toujours ils continuent. Les bataillons de tête escaladent les pentes à l'est de la route de Béthune, et derrière eux les autres arrivent. Les hommes sont au pas gymnastique, sautant par-dessus les tranchées; ils attaquent la crête et la couronnent.

Une estafette part atteint le poste téléphonique et rend compte. On ne veut pas la croire. En effet, il est 11 h. 30. En une heure et demie, on a fait en cinquante minutes plus de 4 kilomètres.

Jamais, dans cette guerre de siège, qui dure depuis sept mois, pareil succès n'avait été obtenu, ni par les Allemands ni par nous.

NOUVELLES MILITAIRES

Médecins auxiliaires. — Tous les étudiants en médecine à douze inscriptions ont été, sauf exceptions motivées, nommés au grade de médecin auxiliaire. Malgré ces nominations, le cadre de ces médecins est devenu insuffisant.

En conséquence, un décret vient de disposer que, pendant la durée de la guerre, les étudiants en médecine possédant huit inscriptions de doctorat peuvent être nommés à l'emploi de médecin auxiliaire, tant dans les corps de troupes que dans les formations sanitaires de campagne ou les établissements hospitaliers.

Service auxiliaire. — Les hommes du service auxiliaire de la classe 1916 sont convoqués en totalité du 15 au 20 mai.

Ces jeunes soldats seront en principe affectés dans leur région d'origine, et la répartition dans les différents corps ou services sera faite par les soins des généraux commandant ces régions. Toutefois, pour corriger dans la mesure du possible les écarts existant entre certaines régions, en ce qui concerne le nombre des hommes du service auxiliaire actuellement convoqués, des exceptions seront, le cas échéant, apportées à cette règle et certains auxiliaires de la classe 1916 pourront être incorporés dans des régions éloignées de leur domicile.

L'appel de cette jeune classe ainsi pratiqué permettra de réaliser sur l'ensemble du territoire l'égalisation aussi complète que possible des charges militaires imposées aux hommes du service auxiliaire appartenant à une même classe et à une même région.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le général Leman. — On a de bonnes nouvelles du général Leman, l'héroïque défenseur de Liège, prisonnier de guerre en Allemagne. On confirme que le général Leman n'a été compris dans aucun échange de prisonniers, parce qu'il a énergiquement refusé de prendre l'engagement de ne plus porter les armes contre l'Allemagne au cas où il pourrait rejoindre l'armée belge.

Gloutonnerie. — Le *Corriere della Sera*, le grand journal milanais, rapporte qu'à Trente la police autrichienne, dans l'espoir d'influencer la population, a fait placarder de grandes affiches annonçant — comme à Berlin — de prodigieuses victoires austro-allemandes en Galicie et mentionnant, en particulier, la capture de 150.000 prisonniers russes.

Quelques habitants de Trente se sont alors avisés d'ajouter le nombre des prisonniers annoncés par les communiqués autrichiens arrivés au commencement de la guerre. Ils sont arrivés au total fantastique de 13 millions de prisonniers ! Et l'armée autrichienne aurait pris, en outre, 8.600 canons !

Souris blanches. — Nous parlions, dans un de nos derniers numéros, des animaux mascottes de certains régiments britanniques. Les sous-marins anglais ont aussi les leurs; ce sont des souris blanches, fourrures, d'ailleurs, par l'armature.

Dans les premiers temps de la navigation sous-marine, il se produisit plusieurs accidents dus à l'échappement de gaz pernicieux. Or, les souris blanches sont très sensibles à l'action de ces gaz et dès qu'ils commencent à troubler l'air, elles font entendre une sorte d'inquiet sifflement, très caractéristique. Chaque sous-marin fut donc pourvu d'une cage contenant quelques-unes de ces « annonciatrices » : dès qu'elles se plaignent, à leur façon, on remonte à la surface.

Quant aux Allemands, ils possèdent, comme animaux officiellement attachés à l'administration de l'armée, des chats employés dans les magasins à fourrage, et qui portent des colliers où se lisent les initiales : K. K. M. K., ce qui signifie : « Impérial et royal chat de magasin ».

Théâtres allemands. — Les Berlinois, comme les Vienneois, continuent à courir au théâtre. On leur a fait des pièces de circonstance. L'affiche du *Berliner Theater* porte : « Extra Blatter » (Éditions spéciales). Au lever du rideau, les hostilités viennent d'éclater et toute la famille Kùhling, le père, la mère et les sept fils, apprenant la déclaration de guerre, poussent un vigoureux hurra; jusqu'au grand-père qui, plein d'émotion, ajoute : *Genua vie in siebzig* (exactement comme en 1870). Et chaque fois qu'une lettre arrive du front, qu'un extra-blatt est publié, ce vétéran s'écrit triomphalement : « Comme en 70 ! » Les taubes sur Paris, « comme en 70 ! ». Les paquebots coulés par les sous-marins, les lance-mines, les torpilles aériennes, les obus de quarante-deux, « comme en 70 ! ». C'est le refrain comique.

Au *Metropol Theater*, la pièce a comme titre : *Woran wir denken* (Ce à quoi nous pensons). C'est une série de chansonnettes et, à chaque refrain, l'auteur ramène l'idée de la paix : « Quand le printemps sera là, quand les cigognes rebâtiront leurs nids, nous reviendrons ». Ou bien : « O douce paix, descends du ciel, alors nous entonnerons de joyeuses chansons et un enthousiasme inconnu fera vibrer le peuple allemand ! »

Le pain K K à travers les âges. — M. Charles Le Blanc, archiviste du musée du Vieux-Marseille, vient de faire une curieuse découverte. C'est une délibération du conseil municipal du 5 janvier 1794 sur la fabrication d'un pain auquel ressemble beaucoup le fameux pain K K :

« Le citoyen Lapoisse, commandant de la place, est introduit avec le citoyen Guinot. Ce dernier propose au conseil de transformer la pomme de terre, mélangeant avec du blé, en une nouvelle espèce de pain abondant et salubre. La commission, sur sa demande, a délibéré de faire établir chez tous les boulangers les machines propres à la manipulation de ce nouveau pain et a nommé le citoyen Lambert, un de ses membres, pour suivre, conjointement avec le citoyen Guinot, l'exécution de cette découverte. »

Mais il faut ajouter que le nouveau pain n'eut aucun succès et qu'on ne tarda pas à renoncer.

Dix femmes pour un mari. — Le *Vorwärts* recommande, pour réparer les pertes allemandes, l'application d'un acte publié à Nuremberg en 1650 et dont voici la teneur :

« Puisque le pressant besoin du Saint-Empire romain germanique exige que la population mâle disparue pendant la guerre de Trente ans soit remplacée, chaque homme pourra épouser dix femmes. »

« De pareilles mesures, ajoute le *Vorwärts*, ont été prises après plusieurs guerres et ce n'était, après tout, que la légalisation d'une polygamie qui existait déjà depuis longtemps. »

Ainsi, la polygamie était en usage de l'autre côté du Rhin ! Ah ! vertueuse Allemagne, comme tu nous en as fait accroire !

« **T'en fais pas !** » — C'est l'expression à la mode. Un poilu qui était à Vanuquois, écrit : « Chère femme, ça va bien, ma santé n'a jamais été meilleure. Voilà le printemps : soleil sur nous, soleil dans le cœur. T'en fais pas. Je te le dis, j'en suis persuadé : nous les aurons. »

Nous les aurons... T'en fais pas : voilà les « cris du jour ». Quelqu'un, racontant un voyage en chemin de fer avec les jeunes gens de la classe 16, note ceci : « Villeneuve-Saint-Georges... La ligne frôle la Seine... Je vois encore un marinier pompant, d'une main, l'eau de son bateau et saluant de l'autre. A cet endroit un G. V. C., copieux, plus gros que sa guérite, récolte quelques épithètes choisies... »

« T'en fais pas, Hippolyte !... »

« Hippolyte prend la chose du bon côté et présente les armes... Acclamations frénétiques. »

Lorsque, plus tard, les greffiers de la langue recueilleront cette nouvelle locution, ils remarqueront avec une certaine surprise qu'elle est née à l'heure la plus dramatique de notre histoire. Le pittoresque de la guerre de tranchées bannit la pompe et l'emphase. « T'en fais pas, Hippolyte ! »

Le Gourka et son chef. — Un jeune officier anglais venait d'arriver sur le front et ses chefs, redoutant son inexpérience, confièrent à un Hindou du régiment où il était versé, le soin de veiller spécialement sur lui.

Le soir même, les Allemands de la tranchée voisine ouvrent brusquement un feu très violent. Emporté par son ardeur juvénile, l'officier fait mine de s'élaner. Mais aussitôt le Gourka l'empoigne d'une main ferme, l'oblige à s'étendre à terre et... s'assied sur lui.

Les balles sifflent, le jeune Anglais tressaille et veut se libérer de l'étreinte :

« Pas encore, Sahib, pas encore ! » dit le fidèle Hindou d'une voix calme. Et ce n'est qu'au signal de la charge donnée par le colonel que le consciencieux soldat se lève, salue respectueusement son lieutenant et s'élance à ses côtés sous la mitraille et les obus.

Esperanto contre esperanto. — Pour répandre parmi les neutres son incessante propagande, le gouvernement allemand fait traduire en langue internationale *esperanto* les documents dont il compte se servir.

On ne nous dit pas si parmi ces documents figurent les articles de la presse allemande justifiant le torpillage de la *Lusitania*.

Quoi qu'il en soit, des feuilles intitulées *La Europa milito, Germanaj oficialaj raportoj esperantigitaj* (la guerre européenne, rapports officiels allemands *esperantistes*) seront envoyés à tous les cercles *esperantistes* avec la recommandation de les faire circuler parmi leurs amis et de les traduire, à leur tour, dans le langage de leur pays.

Comme il y a plus de six cents villes sur la surface du globe, dans les deux hémisphères et dans les deux mondes, qui possèdent un cercle *esperantiste*, le procédé est de nature, pensent les Allemands, à exercer une influence réelle sur l'opinion.

Afin de combattre cette influence et d'accroître le nombre des personnes et des groupes qui sympathisent avec la cause des alliés, c'est-à-dire celle du droit et de l'humanité, un comité se constitue en France en vue d'organiser une contre-propagande dans le même langage international universel.

Le Dieu des Bonnes gens

Garibaldi a conté lui-même l'odyssée de sa vie aventureuse. Voici un épisode qui se rapporte à sa jeunesse. Le héros, enfermé dans les prisons de Gênes, s'évade et s'enfuit à travers la montagne :

J'allai droit à un corps de garde de douaniers. Je leur dis qui j'étais, et pourquoi j'avais quitté Gênes.

Les douaniers me déclarèrent que j'étais leur prisonnier jusqu'à nouvel ordre, et que, cet ordre, ils allaient le demander à Paris.

Pensant que je trouverais bientôt une occasion de m'échapper, je ne fis aucune résistance. Je me laissai conduire à Grasse, et de Grasse à Draguignan.

A Draguignan, on me mit dans une chambre du premier étage, dont la fenêtre ouverte donnait sur un jardin.

Je m'approchai de la fenêtre comme pour regarder le paysage ; — de la fenêtre au sol, il n'y avait qu'une quinzaine de pieds. Je m'élançai, et, tandis que les douaniers, moins lestes ou tenant plus à leurs jambes que moi, faisaient le grand tour par l'escalier, je gagnai le chemin, et, du chemin, je me jetai dans la montagne.

Je ne connaissais pas la route; mais j'étais marin. Si la terre me manquait, il me restait le ciel, ce grand livre où j'étais habitué à lire mon chemin. Je m'orientai à l'aide des étoiles et me dirigeai sur Marseille.

Le lendemain au soir, j'arrivai dans un village dont je n'ai jamais su le nom, ayant eu autre chose à faire que de le demander.

J'entrai dans une auberge. Un jeune homme et une jeune femme se chauffaient près de la table, qui n'attendait plus que le souper. Je demandai quelque chose à manger; depuis la veille, je n'avais rien pris.

Mon hôte me félicita sur mon bon appétit et mon visage joyeux.

Je lui dis que mon appétit n'avait rien d'étonnant, car je n'avais pas mangé depuis dix-huit heures. Quant à mon visage joyeux, l'explication n'en était pas moins simple : dans mon pays, je venais d'échapper probablement à la mort; en France, à la prison.

M'étant avancé jusque-là, je ne pouvais pas faire un secret du reste. Mon hôte paraissait si franc, sa femme paraissait si bonne, que je leur racontai tout.

Alors, à mon grand étonnement, je vis la figure de mon hôte s'assombrir.

— Eh bien ! lui demandai-je, qu'avez-vous ?

— J'ai, qu'après l'avoir que vous venez de me faire, me répondit-il, je me crois, en bonne conscience, obligé de vous arrêter.

Je me mis à rire, ne voulant pas avoir l'air de prendre l'ouverture au sérieux. D'ailleurs, un contre un, il n'y avait pas homme au monde que je craignisse.

— Bon ! lui dis-je, m'arrêter ! il sera toujours temps de m'arrêter au dessert. Laissez-moi achever mon souper, quitte à vous le payer double ; j'ai encore faim.

Et je continuai de manger sans paraître autrement inquiet.

Mais, bientôt, je m'aperçus que, si mon hôte avait besoin d'aide pour accomplir le projet qu'il m'avait manifesté, l'aide ne lui manquerait pas.

Son auberge était le rendez-vous de la jeunesse du village ; chaque soir, on y venait boire, fumer, chercher des nouvelles, parler politique.

La société accoutumée se réunissait peu à peu, et, bientôt, il y eut, dans l'auberge, une dizaine de jeunes gens ; les jeunes gens jouaient aux cartes.

L'hôte ne parlait plus de m'arrêter, mais, cependant, ne me perdait pas de vue.
Il est vrai que, n'ayant pas le moindre petit paquet, ma garde-robe ne pouvait pas répondre de mon écot.

J'avais quelques écus dans ma poche, je les fis sonner; leur cliquetis parut quelque peu tranquilliser l'aubergiste.

Je choisis le moment où l'un des buveurs venait d'achever, au milieu des bravos, une chanson qui avait eu le plus grand succès, et, un verre à la main :

— A mon tour, dis-je.
Et je me mis à entonner *Le Dieu des Bonnes Gens*.

Si je n'avais pas eu une autre vocation, j'eusse pu me faire chanteur; j'ai une voix de ténor qui, si elle eût été travaillée, eût pu acquiescer une certaine étendue.

On me fit répéter deux ou trois couplets, on m'embrassa au dernier, on cria :

Vive Béranger! Vive la France! Vive l'Italie!

Après un pareil succès, il ne pouvait plus être question de m'arrêter; mon hôte n'en souffla plus mot, de sorte que je n'ai jamais su s'il avait parlé sérieusement ou fait une plaisanterie.

Mais Béranger est mort sans savoir le service qu'il m'avait rendu.

Général GARIBOLDI.

(Mémoires.)

UN PANGERMANISTE

M. l'abbé Wetterlé a tracé une amusante silhouette de M. Dernburg, ancien secrétaire d'Etat aux colonies, que le kaiser a envoyé aux Etats-Unis pour prêcher l'évangile pangermaniste.

Dernburg est un homme d'une cinquantaine d'années. Grand et large d'épaules, il a la figure d'un Oriental, pâle, encadrée d'une barbe noire très drue. La lèvre supérieure un peu courte découvre constamment une belle denture. Sa démarche est chaloupée comme celle d'un marin, son attitude manque toujours de distinction. On dirait qu'il affecte d'avoir des manières inélegantes. Au Reichstag, il se présentait toujours en veston et tenait ses mains avec affectation dans les poches. Il parlait sans préparation avec une négligence apparente qui devait excuser la brutalité de ses expressions. Il mettait, de toute évidence, une certaine coquetterie à ne pas être confondu avec ses collègues toujours corrects et guindés, qui le « faisaient à la pose », tandis qu'il tenait à paraître « bon garçon ». Avec cela le patriotisme farouche de l'homme d'affaires qui, dans les succès de l'Allemagne, voyait la possibilité pour lui et ses amis de gagner beaucoup d'argent.

L'empereur, qui a eu tant de caprices et si peu de vraies affections, s'était engoué de ce grand gamin, aux gestes dégingandés et à la parole facile, qui l'amusait de ses boutades. Il s'en fatigua cependant bientôt et la disgrâce du secrétaire d'Etat fut aussi rapide et aussi complète que l'étonnante faveur dont il avait joui.

Comment, après être tombé si vite de si haut, Dernburg a-t-il été chargé d'une mission importante en Amérique? Ce n'est explicable, comme d'ailleurs aussi la nouvelle fortune de M. de Bülow, que par l'embarras dans lequel se trouvent actuellement l'Allemagne et son souverain. Guillaume II a fait son *mea culpa*. L'ancien chancelier et l'ancien secrétaire d'Etat lui ont accordé un généreux pardon. Et voilà comment M. Dernburg étonne les Américains par l'extraordinaire sans gêne qui lui est coutumier. Le bonhomme est bien resté ce qu'il était toujours, audacieux, impertinent,

provoquant de gaieté de cœur les pires conflits, parce qu'il se croit assez fort pour leur donner, à force d'audace, une solution favorable aux intérêts de ses commettants. Il n'est pas de ceux qui se livrent à des manœuvres souterraines, comme le comte Bernstorff. Il préfère aborder l'obstacle de face. Pour ceux qui ne connaissent pas ce beau joueur, son attitude agressive est une surprise. Il continuera cependant jusqu'au jour où les Yankees, fatigués de tant de provocations, le mettront carrément à la porte, comme les Italiens viennent de chasser son ami Erzberger.

La Peau de l'ours

Désillusion allemande

Un matin de mai, la préfecture de police de Berlin adressait à tous les commissariats de quartier l'avis suivant : « Grande victoire dans les Carpathes; détails manquent. » Un peu plus tard, à dix heures, les cloches se mirent à sonner dans toutes les églises; les maisons furent pavoisées, les écoles licenciées. Un peu partout des avis furent affichés — certains portant la mention W.T.B., qui est la marque de l'agence Wolf — annonçant que plusieurs centaines de milliers de Russes avaient été faits prisonniers. La foule, visiblement très nerveuse, prêle créance à tous les bruits qui circulaient dans la capitale.

Le lendemain, lorsque le communiqué allemand indiqua le chiffre de 21.000 prisonniers et que le communiqué autrichien donna celui de 30.000 prisonniers, la déception fut profonde. La population ne voulut pas tout d'abord ajouter foi à ces nouvelles, prétendant qu'on lui cachait le succès des armées austro-allemandes. Deux dépêches de l'agence Wolf vinrent confirmer l'exactitude des renseignements contenus dans les communiqués, en précisant qu'il fallait considérer comme exact le total de 30.000 prisonniers donné par le communiqué autrichien, chiffre déjà fortement exagéré.

Quoi qu'il en soit, une manœuvre de presse qui consiste à annoncer comme assuré un succès encore incertain, ne peut s'expliquer que par la nécessité de seconder une action diplomatique déjà compromise, ou par la croyance absolue dans la victoire. Ces deux causes paraissent avoir également joué à Berlin.

D'après des dépêches de correspondants militaires publiées par la presse allemande, on peut voir que l'action sur la Dunajetz était préparée depuis longtemps, que l'état-major allemand connaissait exactement les forces de son adversaire et pouvait espérer un résultat définitif.

Le correspondant du *Berliner Tageblatt* rapporte que les Allemands concentraient depuis des semaines des forces sur ce point là. Les transports n'avaient lieu que la nuit afin de ne point attirer l'attention de l'adversaire. De plus, les aviateurs allemands avaient fait des centaines de clichés du front russe, qui permettaient de repérer exactement les positions ennemies. Le même journaliste affirme que 500 grosses pièces d'artillerie lourde — dont quelques-unes d'un calibre de 420 et de 330 — avaient été transportées depuis des semaines par des chemins de fer à voie étroite, spécialement construits à cet effet, sur les lignes de la Dunajetz.

L'attaque se produisit lorsque tous les renforts eurent été amenés et les canons mis en place. Une attaque aussi bien préparée, aussi peu prévue par l'adversaire avait de grandes chances de réussir. Si

Berlin pavoisa dès l'annonce du premier succès, ce n'est peut-être pas seulement afin d'impressionner certains neutres, c'est aussi parce qu'on croyait être à la veille d'un triomphe définitif. Il est probable que la désillusion éprouvée par la population berlinoise a été partagée par les états-majors. L'annonce de 3 à 400.000 prisonniers correspondait peut-être à l'espoir des milieux les mieux informés.

Mais l'affaire n'ayant pas réussi, les méthodes de publicité du haut commandement allemand ne trouvent guère dans la presse que des désapprobateurs. « Il est clair, écrit un journal de droite, que les drapeaux dont on a pavé Berlin ont créé dans le public l'attente de succès inouïs. Pourquoi a-t-on fait cela? » « De telles méthodes, déclare une autre feuille, permettent toutes les exagérations. » Le *Berliner Tageblatt* tire assez naïvement la morale de l'aventure : « Cela dénote une grave absence d'intelligence et de discipline que de prêter confiance à tous les racontars de la rue. Toutefois on doit reconnaître qu'il faudra changer de méthode et ne plus pavoiser à l'avenir avant la communication du bulletin officiel. »

En français, nous dirions qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

EN ZIG-ZAG

Le prince de Ligne — qui est mort en 1814 — était un général belge célèbre par son esprit.

Au duc Albert de Saxe-Teschén, qui venait de perdre la bataille de Jemmappes et d'être gravement malade, et qui lui demandait, en le revoyant à Vienne, comment il le trouvait : « Ma foi, monseigneur, répondit le prince de Ligne, je vous trouve passablement défait. »

Il disait encore très joliment du prince royal de Prusse, qui s'était trouvé indisposé et pris d'un étourdissement à une séance de l'académie des sciences à Pétersbourg : « Le prince, au milieu de l'académie, s'est trouvé sans connaissance. »

Un fonctionnaire allemand disait à un Alsacien :

— Avouez que, dans cette guerre, votre premier souhait est de nous voir partir d'ici. L'Alsacien regarda le questionneur, qui pouvait le faire arrêter, réfléchit un instant, et répondit avec douceur :

— Non. Nous souhaitons plutôt que... vous y restiez.

Il n'y a pas longtemps, un général quelconque, inspectant un régiment de pionniers stationné à Strasbourg, s'approcha d'un soldat, volontaire d'un an, et lui demanda :

— De quel pays êtes-vous?
— Je suis Alsacien, monsieur le général.
— Avez-vous des parents dans l'armée?
— Oui, monsieur le général.
— Oh cela? interroge le général, souriant. Et l'Alsacien répond :

— Mon oncle est commandant de hussards à Nancy, mon beau-frère est lieutenant de dragons à Lunéville, mon cousin est capitaine de chasseurs à pied à Saint-Nicolas.

LEUR THÉORIE

Il est faux que la science n'ait point de patrie et qu'elle plane au-dessus des frontières : la science ne doit pas être cosmopolite, elle doit être nationale, elle doit être allemande.

DE GIESEBRECHT.

Petit théâtre de la guerre.

Koultour

(En Allemagne, au coin d'un bois. Un escarpe désœuvré finit de lire quelques journaux, qui disent tous, à propos de la catastrophe de la Lusitania : « Ce sont les Anglais qui en portent la responsabilité, et non notre amirauté, car elle avait donné les plus formels avertissements. » Il entend des pas, aperçoit un promeneur solitaire et va lui barrer le chemin.)

LE BANDIT. — Halte! Comment vous nommez-vous, cher monsieur?

M. SCHULTZE, épouvanté. — Kamerat!... c'est-à-dire non : M. Schultze.

LE BANDIT. — Eh bien, monsieur Schultze, je vous avertis que je désire que vous me remettiez votre porte-monnaie.

M. SCHULTZE. — Jamais de la vie!

LE BANDIT. — Alors je vous avertis que je vais vous dévaliser. (Aussitôt dit, aussitôt fait. M. Schultze crie au secours.) Si vous criez, monsieur Schultze, je vous avertis que je vais être obligé de vous faire taire en plantant mon couteau dans votre gros ventre.

M. SCHULTZE, hurlant. — Au secours! (Le bandit l'étend à terre d'un coup de surin.) Assassin... Crime... Cour d'assises.

LE BANDIT. — Quelle erreur! J'ai la doctrine nationale pour moi. Vous ne lisez donc pas les journaux?

M. SCHULTZE, d'une voix expirante. — Assassins...

LE BANDIT. — Je désire vous exprimer ma sympathie la plus profonde à l'occasion de la perte de votre existence, mais si vous avez à vous plaindre, adressez-vous à l'Angleterre. C'est elle qui m'affame. (Les gendarmes arrivent.)

M. SCHULTZE, rassemblant ses forces. — Justice!

1^{er} GENDARME, au bandit. — Avez-vous tué cet individu sans l'avertir ou après l'avoir averti?

LE BANDIT. — Je jure devant Dieu et les hommes que je l'ai averti.

1^{er} GENDARME. — Alors tout est en ordre. Vous avez appliqué la doctrine nationale. Mes compliments. (A M. Schultze qui râle.) Ah ça, est-ce que vous allez vous taire, vous!

2^e GENDARME, à M. Schultze. — Espèce d'idiot!

LE BANDIT, aux gendarmes. — J'ai trouvé sur cet homme des hanches qui paraissent excellentes. Permettez-moi de vous en offrir un.

1^{er} GENDARME. — Très volontiers... au revoir, monsieur... Dieu châtie l'Angleterre!

LE BANDIT. — Il la châtie!

CARLOS FISCHER.

Leurs magistrats sont sans pitié

Les tribunaux allemands condamnent à tour de bras, depuis quelque temps, parce que ces excellents Boches omettent volontiers de déclarer leurs provisions de grains et de céréales.

La semaine dernière, un cultivateur, sa femme, son fils et sa belle-fille furent condamnés pour avoir caché sous de la paille six hectolitres de seigle et pour avoir nourri quelques vaches et cochons avec du seigle et de l'avoine. Ils eurent respectivement 250, 150, 200 et 150 marks d'amende. Un autre cultivateur, qui avait déclaré par erreur 25 hectolitres d'avoine de moins qu'il ne possédait réellement, dut payer 100 marks; deux autres du même village durent verser 100 et 200 marks. Dans les villes, mêmes rigueurs.

LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION

par HENRIOT.



— Comment que tu fais pour ne pas avoir froid aux jambes, sans pantalon?
— Tu n'as pas de pantalon sur la figure, toi, et tu n'as pas l'air d'avoir froid aux yeux.



— Tu écris des lettres brillantes à un militaire que tu ne connais pas?
— Je l'ai adopté.
— Eh bien, si tu continues sur ce ton, moi je lui enverrai ta photographie.



— Mon vieux, moi qui croyais que j'irais à Berlin, voici qu'on m'envoie à Constantinople...
— T'es bête, c'est sans doute le chemin le plus court...

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Chez tous les boulangers on peut voir mon premier; En musique, c'est sûr, on trouve mon second. Arbres nombreux, touffus, composent mon entier, Où le feuillage épais sert d'abri, de plafond.

Enigme synonymique.

Chaque matin vous me passez Et peut-être jamais vous ne me passerez.

SOLUTIONS DU N° 96

Phrase à compléter.

Souviens-toi que chat gavé n'attrape pas de souris.

Losange.

M
VOL
VENIN
MONNAIE
LIARD
NID
E

BLOC-NOTES

— Le ministre italien Salandra-Sonnino a remis jeudi sa démission au roi. Cette nouvelle a provoqué en Italie, notamment à Rome, Turin, Venise, Gênes, Naples, Milan, etc., de violentes manifestations anti-allemandes.

— Le roi d'Angleterre, comme souverain de l'ordre de la Jarretière, a ordonné de radier immédiatement du rôle des chevaliers de l'ordre les empereurs d'Allemagne et d'Autriche, le roi de Wurtemberg, le grand-duc de Hesse, le prince Henri de Prusse, les ducs de Saxe-Cobourg-Gotha et de Cumberland.

— La *Gazette de Londres* annonce que le roi George a conféré la grand-croix de Saint-Michel et de Saint-Georges au général Maunoury et l'ordre du Bain au capitaine de vaisseau de Saint-Seine, attaché naval à l'ambassade de France à Londres.

— Le roi de Grèce est assez gravement malade. Il est atteint d'une pleurésie.

En conséquence, il ne pourra s'occuper des affaires de l'Etat pendant quelque temps.

— Après entente entre l'autorité militaire et les grands réseaux français, la gratuité absolue du transport a été accordée au bureau de secours aux prisonniers de guerre à Berne, pour tous les envois d'objets destinés aux prisonniers.

— A la suite de son récent voyage à Djibouti, où il avait accompagné le prince héritier régnant d'Abyssinie, le Dédjaz Tafari, gouverneur du Harrar, a fait parvenir au gouverneur de la côte française des Somalis une somme de 5.000 fr. destinée aux œuvres de la Croix-Rouge.

— On annonce la mort du général Decharme, grand-officier de la Légion d'honneur; de M. Chanson, ancien député du Cantal; de M. de Baudry-d'Asson, ancien député de la Vendée; de M. T. Périllier, avocat, ancien député de Seine-et-Oise.

— Le lieutenant aviateur Roland Garros, fait prisonnier par les Allemands à la suite d'une panne de moteur, est interné à Custrin, place située au nord de Francfort-sur-Oder.

— M. Sarraut, ministre de l'instruction publique, vient d'appeler l'attention des maires sur l'intérêt qu'il y a à réunir, dès maintenant, les documents régionaux de tout ordre, relatifs à la guerre.

— Les membres de la colonie anglaise à Paris ont décidé d'ouvrir entre eux une souscription en vue de déposer une couronne à la statue de Jeanne-d'Arc, place des Pyramides. Les dons sont limités à 1 fr.

— A partir du 18 courant, M. Willmotte, professeur à l'université de Liège, fera à la Sorbonne un cours public sur le sujet suivant : Un siècle de poésie française en Belgique (1800-1900).

— Les agents de change naturalisés de Londres ont signé une déclaration adressée au lord-maire renouvelant leur serment de loyauté au roi et exprimant leur indignation contre les méthodes barbares de l'Allemagne.

— En Angleterre, un grand nombre de magasins appartenant à des Austro-Allemands ont été saccagés par la foule.

— Le corps de M. Vanderbilt, naufragé avec la *Lusitania*, a été retrouvé et dirigé sur Queenstown. La famille Vanderbilt avait offert une prime de 125.000 fr. à qui retrouverait le corps du milliardaire américain.

— En arrivant à Rome, le poète Gabriele d'Annunzio a été l'objet d'une ovation enthousiaste.

— Un volume d'une valeur inestimable, la *Bible du quinzième siècle*, en langue tchèque, prêtée par la bibliothèque royale de Bresde (Saxe) à l'université de Louvain, a été perdue au cours du pillage de cette ville par les Allemands.

— L'empereur Guillaume a fixé la célébration du 500^e anniversaire des Hohenzollern au 21 octobre prochain.

— Une ordonnance ministérielle interdit dans toute l'Autriche la vente du bœuf, du veau, du porc frais ou en conserve, pendant deux jours par semaine.

ASSURANCES SUR LA VIE

Souscrites par des militaires ou assimilés.

Le Bulletin des Armées a publié dans son dernier numéro la circulaire du 7 mai, relative au maintien de la validité des contrats d'assurance sur la vie pendant la durée des hostilités et rouvrant, en particulier, du 1^{er} mai au 10 juin, une période pendant laquelle l'avenant de guerre peut être souscrit.

En raison de l'importance de cette dernière disposition et de l'intérêt qu'elle présente pour les militaires appartenant aux troupes d'opérations, le ministre de la guerre a décidé que la circulaire primordiale parue dans notre numéro du 26 août 1914, serait portée à nouveau, à la connaissance des intéressés, en même temps que la circulaire complémentaire parue dans notre dernier numéro.

CIRCULAIRE DU 24 AOÛT 1914

I. — Considérations générales.

Les contrats d'assurances sur la vie comprennent généralement, quelle que soit leur modalité, une clause suspendant de plein droit leur effet depuis le jour où le titulaire est entré en campagne, et non seulement pendant la durée de la guerre, mais aussi pendant un délai de huit mois à compter de la cessation définitive des hostilités.

Pour éviter cette suspension de son contrat, l'assuré peut souscrire un avenant et acquitter une surprime payable d'avance pour l'année entière, dans le délai d'un mois à compter du premier jour de la mobilisation.

Beaucoup de militaires n'ont pas eu le temps de souscrire cet avenant de guerre et de payer la surprime.

Afin de leur permettre la continuation du bénéfice de l'assurance, le Gouvernement, sur la proposition du ministre du travail, a demandé aux compagnies d'assurances françaises de faciliter tant la souscription de l'avenant de guerre que le paiement de la surprime. Les dispositions suivantes ont été arrêtées à ce sujet, d'accord avec les compagnies.

II. — Souscription de l'avenant de guerre.

L'avenant de guerre peut être souscrit, soit par l'assuré, soit par toute personne y ayant un intérêt direct (bénéficiaire futur de l'assurance) ou indirect (notamment le conjoint, l'ascendant ou le descendant de ce bénéficiaire, son créancier, etc.).

Bien entendu, la souscription sera tenue comme faite toutes les fois qu'un tiers quelconque aura payé la surprime.

L'avenant est valablement souscrit soit par lettre recommandée, soit par une dépêche télégraphique, soit, si les communications sont interrompues, par une déclaration devant un notaire ou un juge de paix.

En outre, tout militaire mobilisé qui ne pourra user de ces moyens aura le droit de faire une déclaration écrite, soit à son chef de corps ou de service, soit à un fonctionnaire de l'intendance pour les isolés, en s'engageant à payer ultérieurement la prime correspondante.

Cette déclaration, sur papier libre, pourra être faite dans les termes suivants :

« Je soussigné (nom, prénoms, grade, situation actuelle. — Indiquer l'unité et le corps), souscripteur d'une police d'assurance de la compagnie (indiquer la compagnie), en date du... à défaut de date, indiquer le millésime et, si on ne peut indiquer même le millésime, donner toutes autres indications permettant d'identifier la police, le lieu où elle a été signée et le ou les bénéficiaires, etc. — Indiquer aussi si cette police est la seule souscrite par le déclarant), déclare m'assurer contre le risque de guerre et je m'engage à payer ultérieurement la surprime fixée par la police, ce paiement devant être fait de la façon suivante (voir § IV ci-après). »

« Fait à... le... »

Au cas où la déclaration ne serait pas écrite par l'assuré lui-même, il mettra de sa main, avant sa signature, les mots : « Lu et approuvé ». Si le souscrit ne sait pas écrire, il fera une

croix et deux témoins certifieront la déclaration.

A la suite de la déclaration, le chef militaire qui l'aura reçue signera la mention suivante : « Je soussigné (nom, grade, fonction) certifie qu'au moment où le (grade et nom) a fait la déclaration ci-dessus, il était valide. »

La signature sera, s'il est possible, accompagnée de l'empreinte du cachet du corps ou service.

Cette déclaration sera transmise dans le plus bref délai possible au ministère de la guerre (bureau des archives), qui la fera remettre au siège de la compagnie et en retirera un reçu. Ce reçu sera envoyé au corps ou service pour être remis à l'intéressé, à moins que celui-ci n'ait fait connaître, par une mention ajoutée à la déclaration, que le reçu devra être transmis à une personne dénommée.

III. — Délai accordé pour la souscription de l'avenant de guerre.

Le délai accordé pour souscrire l'avenant de guerre, dans les conditions prévues au paragraphe II ci-dessus, sera :

1^o De quarante jours à compter du premier jour de la mobilisation, pour les assurés déjà présents sous les drapeaux quand la mobilisation générale a été ordonnée ;

2^o De quarante jours, à compter du jour de leur rappel sous les drapeaux, pour les hommes mobilisés avant le 20 août ;

3^o D'un mois, à compter du jour de leur rappel sous les drapeaux, pour les hommes mobilisés après le 20 août.

IV. — Facilités de paiement.

Afin d'éviter à l'assuré l'obligation de se démunir immédiatement de ses fonds, le paiement pourra avoir lieu de plusieurs façons. Les compagnies accepteront par exemple un prélèvement fait, sous forme de prêt, par les compagnies elles-mêmes sur la valeur du contrat, ou la remise d'un chèque, ou un dépôt de titres au porteur, ou la caution d'une personne solvable.

Comme la surprime, pour l'année entière, est exigible d'avance et sans fractionnement, il sera payé un intérêt de retard fixé au taux maximum de 3 1/2 p. 100.

V. — Réduction du délai de huit mois.

Les compagnies consentent à réduire à trois mois le délai de huit mois postérieur à la cessation définitive des hostilités, tant pour l'arrêté du compte concernant le risque de guerre que pour la suspension partielle du contrat qui n'aura pas acquitté la surprime de l'avenant de guerre. Toutefois, cette réduction du délai ne sera certaine, pour les contrats ayant été l'objet d'une assurance, que si les réassureurs y ont consenti, en ce qui concerne la portion réassurée.

VI. — Partage des ristournes.

Les compagnies acceptent la ristourne des excédents possibles après la guerre, c'est-à-dire que si au jour du règlement le montant du fonds spécial pour risques de guerre excède le total des pertes, cet excédent sera partagé entre les assurés au marc le franc des surprimes qu'ils auront payées. Si y a eu plus de sinistres réglés que de surprimes payées, les compagnies prennent l'excédent de perte à leur charge.

Enfin, les compagnies se sont engagées à ne pas profiter de la faculté que leur donneraient certaines polices de résilier ou d'annuler celles-ci en cas de non-paiement de la surprime. Ces polices seront simplement suspendues temporairement.

CIRCULAIRE COMPLÉMENTAIRE DU 7 MAI 1915

A la date du 21 août 1914, le ministre a adressé à tous les chefs de corps et de service, une circulaire relative aux assurances sur la vie souscrites par des militaires ou assimilés. Sur la demande du ministre du travail et de la prévoyance sociale, les compagnies d'assurances qui ont appliqué à leurs assurés la circulaire du 21 août 1914 ont consenti à rouvrir du 1^{er} mai au 10 juin 1915 inclus le délai pour la souscription de l'assurance de guerre.

Cette prolongation qui ne pourra plus être renouvelée est accordée aux conditions suivantes :

1^o Chaque demande devra être accompagnée soit d'un certificat de validité émanant du chef de corps ou de service, conformément à la cir-

culaire du 21 août 1914, soit, à défaut, d'un certificat délivré par un médecin militaire ou civil et établissant le bon état de santé de l'assuré ;

2^o Les surprimes devront être préalablement acquittées avec, d'ailleurs, toutes les facilités de paiement accordées par les compagnies et visées par la circulaire du 21 août 1914 ;

3^o Toute prime ou portion de prime venue à échéance entre le commencement des hostilités et la date du nouvel avenant suivra le sort de la surprime afférente à cet avenant, c'est-à-dire devra être acquittée préalablement, avec d'ailleurs toutes les facilités de paiement accordées par les compagnies ;

4^o Sous ces trois conditions, et pendant la durée du délai ci-dessus, les compagnies renonceront à se prévaloir de la forclusion résultant du retard apporté par le mobilisé dans sa demande d'avenant de surprime de guerre et ce, jusqu'à concurrence d'un capital de 10.000 fr. par tête assurée, ce capital représentant, du reste, le capital moyen assuré par contrats.

Les chefs de corps ou de service, tant dans la zone des armées qu'à l'intérieur, sont invités en conséquence, à porter d'urgence ces dispositions nouvelles à la connaissance de tout le personnel militaire ou civil sous leurs ordres, le délai accordé par les compagnies expirant le 10 juin.

INFORMATIONS OFFICIELLES

Au Sénat. — Le Sénat a voté vendredi le projet, déjà approuvé par la Chambre, qui porte à 6 milliards la limite d'émission des bons du Trésor ordinaires et des bons de la défense nationale.

Il a adopté le projet fixant des règles temporaires en matière de propriété industrielle, notamment en ce qui concerne les brevets d'invention appartenant aux Allemands et aux Austro-Hongrois.

L'émission des billets de la Banque. — La Banque de France est autorisée par décret à porter provisoirement à 15 milliards la limite d'émission de ses billets. Le chiffre de la circulation est actuellement de 11 milliards et demi.

Le moratorium judiciaire. — Aux termes de la loi sur le moratorium, aucune instance, sauf l'exercice de l'action publique par le ministère public, ne pourra être engagée ou poursuivie, aucun acte d'exécution ne pourra être accompli contre les citoyens présents sous les drapeaux.

Un nouveau décret maintient ces dispositions. Mais en même temps il permet dans certaines conditions à l'autorité judiciaire de lever le moratorium judiciaire et de continuer les instances engagées à l'égard des personnes autres que les citoyens présents sous les drapeaux ou les habitants des circonscriptions dans lesquelles le cours normal de la justice est entravé par la guerre.

La réhabilitation. — M. Aristide Briand, garde des sceaux, vient d'adresser aux procureurs généraux une circulaire par laquelle il les invite à faire toute diligence pour que les demandes en réhabilitation formées en vertu de la loi du 4 avril 1915 par des militaires cités à l'ordre du jour ou en leur faveur, soient instruites avec la plus grande célérité et aboutissent à une décision dans le plus bref délai possible.

LA CUISINE DU TROUPIER

Le riz au gras.

Mettre dans la marmite 500 grammes de sain-doux et faire revenir dedans environ un kilo de lard de conserve trempé, égoutté et coupé en petits cubes ainsi que vingt oignons coupés par quartiers.

Mouiller autant que possible avec du bouillon gardé du matin ou de la veille que la marmite soit remplie jusqu'à moitié de sa hauteur. Faire bouillir, assaisonner de sel et de poivre, ajouter six litres de riz trempé de la veille. Remuer le tout et laisser mijoter deux heures. Veiller de temps à autre à ce que le riz n'attache pas au fond de la marmite et rajouter du bouillon ou de l'eau au fur et à mesure qu'il en manquera, car le riz boit beaucoup et triple de volume, surtout quand il a été préalablement trempé.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Capitaine VIEL et sous-lieutenant DE BENAZE, 20^e d'artillerie : détachés dans les tranchées de première ligne, pendant le combat du 25 janvier, comme officiers observateurs, ont grandement contribué par leur sang-froid et leur intelligence de la situation, à repousser l'attaque de l'ennemi, en lui infligeant des pertes très importantes.

Sergent KREPPER, 4^e bataillon de chasseurs : blessé une première fois le 20 août, est revenu sur le front le 9 décembre. Le 22 janvier, blessé à l'arcade sourcilière et aux doigts de la main droite par une balle alors qu'il visitait un Allemand dont la tête dépassait la tranchée, a continué jusqu'au soir à s'occuper de ses chasseurs. A toujours fait preuve d'un entrain et d'une bravoure remarquables.

Lieutenant FRANCON, 2^e rég. de marche de tirailleurs : officier d'une très grande bravoure. Au moment d'une explosion de mine qui a fait sauter sa première ligne de tranchées, y a maintenu sa compagnie avec le plus grand sang-froid, et, toute la nuit, s'est dépensé sans compter, pour organiser, malgré un feu violent, une nouvelle ligne de défense et réparer la brèche.

Sous-lieutenant AMANTON, 2^e rég. de marche de tirailleurs : a montré le plus grand calme et le plus grand sang-froid après l'explosion d'une mine allemande sous la tranchée qu'il occupait, et, à toute la nuit, dirigé avec un entier dévouement les travaux de déblaiement et de réorganisation de la 1^{re} ligne.

Adjudant CHALAMEL, 3^e rég. de marche de zouaves : d'une santé délicate, a fait preuve de la plus grande énergie depuis le début de la campagne en ne quittant pas le front. S'est montré en toutes circonstances d'un dévouement et d'une bravoure exceptionnels. Le 23 janvier, a été grièvement blessé en allant aux postes avancés surveiller l'exécution d'un ordre.

Sergent FAGES, 2^e tirailleurs : en deuxième ligne, au moment où une tranchée de première ligne sautait, s'est porté immédiatement, sans attendre d'ordre, sur cette ligne et a pris toutes les dispositions pour couvrir de feux les tranchées ennemies.

Sergent VICTOR, 2^e tirailleurs : en première ligne avec sa section, au moment où une tranchée a sauté, a maintenu ses hommes dans le plus grand calme et a continué le feu avec un très grand sang-froid.

Sergent LATARD, 2^e tirailleurs : s'est dépensé sans compter toute la nuit, sous le feu, pour débayer une tranchée qui venait de sauter, retirer les blessés et réparer les défenses accessoires.

Caporal LÉVY, 2^e tirailleurs : caporal extrêmement énergique. S'est appliqué à donner à ses hommes l'exemple du sang-froid le plus remarquable pendant le travail de sape de l'ennemi. A trouvé la mort dans l'explosion de la mine.

Caporal BROCHARD, 2^e tirailleurs : s'est dépensé avec la dernière énergie toute la nuit, et malgré le feu intense de l'ennemi, pour la recherche des blessés dans les excavations produites par deux explosions de mine.

Tirailleur MADHI, 2^e tirailleurs : tirailleur d'une bravoure à toute épreuve. A contribué sous le feu et avec beaucoup de cranerie, au rétablissement d'une ligne de défense bouleversée par l'explosion d'une mine.

Tirailleurs HIDRI MESSAOUD BEN MOHAMED, MHAMED REZZAI et KIDIME SEGHIR BEN MOHAMED, 2^e tirailleurs : seuls survivants de leur section au moment d'une explosion de mine, sont restés sur place avec leur sergent et ont exécuté des feux sur la ligne ennemie dans le plus grand calme.

Tirailleurs ABD-EL-KRIM et ARIM AMAR BEN MOHAMED, 2^e tirailleurs : se trouvaient les plus voisins du lieu de l'explosion

d'une mine allemande en première ligne ; ont continué le feu avec le plus grand calme. Zouave VILLARS, 3^e zouaves : a fait preuve d'intrepidité en plaçant des défenses accessoires sous un feu continu, à 70 mètres des tranchées ennemies. A été très grièvement blessé en exécutant ce travail. Depuis le début de la campagne n'a cessé de faire preuve de la plus grande bravoure, s'offrant spontanément pour les missions les plus périlleuses. Zouave SERGENT, 3^e zouaves : depuis trois mois, n'a cessé de prendre part, comme volontaire, aux missions les plus périlleuses, en particulier au lancement de bombes, la nuit, dans les tranchées ennemies. Le 26 janvier, a été grièvement blessé au cours de l'une d'elles.

Capitaine BISSIERE, 56^e bataillon de chasseurs à pied : belle attitude au feu. Commande son bataillon avec un calme et un sang-froid remarquables.

Sergent FETON, 59^e bataillon de chasseurs : blessé le 20 décembre, n'a pas voulu être transporté avant la nuit pour ne pas exposer ses porteurs ; a donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation.

Sergent-major MARTIN, 351^e d'infanterie : depuis le commencement de la guerre a fait preuve, en chaque circonstance, d'entrain, de bravoure et d'énergie. Atteint de deux graves blessures, a remis à son capitaine les fonds et documents de l'ordinaire avant d'être évacué.

Capitaine DE GRILLE D'ESTOUBLON, 261^e d'infanterie : le 20 décembre, tandis qu'il marchait à l'attaque des tranchées ennemies à la tête de sa compagnie, a été contre-attaqué par des forces supérieures. A reçu leur choc à l'arme blanche et a été mortellement blessé en essayant de conserver le terrain qu'il venait de conquérir.

Médecin auxiliaire ROBOLIS : infirmier MORFIN, brancardiers ASTIER et FOMBARLET, 261^e d'infanterie : le 17 janvier, pendant une attaque allemande, sont allés panser et relever, sous le feu, des blessés ; puis les ont transportés au milieu des plus grandes difficultés, jusqu'au poste de secours.

Soldat DUBAS, 44^e territorial d'infanterie : le 18 janvier, étant patrouiller volontaire, s'est porté résolument en avant pour porter secours à un camarade ; a été atteint à la face par une balle tirée à bout portant qui lui enleva la joue droite, mettant à nu l'œil et les deux maxillaires. Malgré cette affreuse blessure, voulait encore secourir son camarade et ne s'est replié que sur l'ordre de son chef.

Brigade de fusiliers marins.

Lieutenant de vaisseau DELEUZE : a conduit l'attaque le 17 décembre contre les tranchées ennemies, a montré un entrain et une science militaire remarquables. A enlevé les premières tranchées et pris deux mitrailleuses.

Lieutenant de vaisseau REYMOND : s'est porté avec sa compagnie pour établir la liaison sur la ligne de feu entre les marins et le corps voisin ; a réussi, malgré la mise hors de combat de la plupart de ses gradés à se maintenir sous un feu violent dans les positions acquises.

Lieutenant de vaisseau BARTHAL : blessé grièvement le 22 décembre à la tête de ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Enseigne de vaisseau BASTARD : officier énergique et actif, s'est particulièrement distingué dans l'attaque du 22 décembre.

Enseigne de vaisseau SOL : grièvement blessé le 22 décembre en menant ses troupes à l'assaut.

Enseigne de vaisseau MAZEN : officier énergique. A fait preuve d'une initiative intelligente et heureuse en se servant d'une mitrailleuse étrangère abandonnée par son armement.

Enseigne de vaisseau BONNET : officier audacieux et adroit, s'est signalé dans de nombreuses reconnaissances de nuit et de jour, notamment avant l'attaque du 17 décembre.

Enseigne de vaisseau DE LAFOREST DIVONNE : a remplacé sous le feu le lieutenant de la compagnie de première ligne qui avait été tué ; a montré beaucoup d'énergie et de jugement dans une position difficile à conquérir et à garder.

Officier des équipages LE BOLES : au combat du 22 décembre, a réussi à ramener sa compagnie qui avait fait de très graves pertes.

Officier des équipages COCHERIL : chargé d'une section de mitrailleuses, s'est particulièrement distingué.

Médecin PIERRE : jeune médecin d'un dévouement absolu depuis le début de la campagne. Bien souvent sur la ligne de feu et sous les obus.

Matelot mécanicien VITOUX : a pris part volontairement à deux reconnaissances de tranchées ennemies. Marin intrepide.

Quartier-maitre DREAU : brillante conduite au feu. Commandant l'escouade qui s'est emparée des mitrailleuses ennemies.

Matelot torpilleur HOUSSIN : intrepidité continuelle. S'est distingué dans l'évacuation des blessés.

Quartier-maitre DEJEAN : brillante conduite au feu et particulièrement au combat du 10 décembre.

Second maître de mousqueterie BIHAN : a très bien conduit une fois de plus sa section au feu.

Gabier CAUTIN, matelots BAUDRY et DENIER : ont sauté dans les tranchées allemandes et pris, avec des camarades, deux mitrailleuses et des prisonniers.

Maitre fusilier PAUGAM : a pris, sous le feu, le commandement de la 3^e compagnie, dont tous les officiers avaient été blessés et a réussi à la rallier.

Premier maître de mousqueterie FUMOLEAU : exempt de service, a rallié sur la ligne de feu. Belle conduite en de nombreuses circonstances.

Aumônier militaire POUCHARD : resté seul aumônier de la brigade de fusiliers marins, a toujours montré le plus grand courage et le plus grand dévouement à secourir les blessés jusque sous le feu de l'ennemi.

Capitaine MARZAC, adjoint au directeur du service de l'aviation d'une armée : par son activité incessante, a permis au service de l'aviation de toujours fonctionner normalement. A, de plus, organisé de la manière la plus fructueuse la collaboration intime de l'artillerie et de l'aviation de l'armée.

Capitaine ROLLAND, commandant le parc d'aviation d'une armée : par ses qualités de commandement et ses connaissances techniques approfondies, a su, en toutes circonstances, obtenir le rendement maximum du personnel et du matériel mis à sa disposition.

Lieutenant COUTISSON, aviateur de l'escadrille V.B. 5 : a, depuis le début de la campagne, rendu les services les plus signalés et fait preuve du courage le plus remarquable tant dans l'exécution de reconnaissances à longue portée que dans les réglages et les bombardements. A volé presque chaque jour et souvent trois ou quatre fois dans une même journée. A eu à plusieurs reprises son appareil atteint par des projectiles ennemis.

Chef de bataillon FONTENAY, état-major d'une armée : étant capitaine à l'état-major d'un corps d'armée, a fait preuve, à diverses reprises, sur le champ de bataille, d'une initiative hardie, raisonnée et heureuse.

Lieutenant DUSSAIX, état-major d'une armée : par une attention constante et soutenue depuis plus de trois mois, par sa compétence technique indiscutable, a permis

l'armée d'avoir encore aujourd'hui, un réseau routier dont l'entretien égale celui du temps de paix.

Infirmier SOUTIF, ambulance d'un armée : a, dans des circonstances difficiles, prodigué de jour et de nuit ses soins aux malades avec un dévouement et une sollicitude, une abnégation de soi-même qui ont fait l'admiration de ses camarades.

Capitaine de réserve BAYLE, 73^e d'infanterie : capitaine en retraite qui a suivi volontairement le 73^e à la mobilisation. A toujours donné l'exemple du courage et du sang-froid. Au combat de la nuit du 5 au 6 janvier, a fait preuve de la plus grande énergie en répondant à coups de fusil à un officier allemand qui le sommait de se rendre ; a été blessé, en lui faisant subir des pertes sérieuses, la fraction qui l'attaquait. A été blessé légèrement à la joue, au bras et à la main.

Sous-lieutenant VESQUE, 1^{er} d'infanterie : le 9 janvier a réussi, par sa bravoure et son énergie, à faire progresser sa compagnie jusqu'à proximité des réseaux de fil de fer de la tranchée ennemie, en terrain découvert et battu. Malgré deux blessures, a conservé son commandement, maintenu sa troupe pendant neuf heures sur le terrain conquis, malgré un feu violent qui a mis hors de combat une grande partie de son effectif.

Adjudant BARBEUX, 1^{er} d'infanterie : a fait preuve d'une grande bravoure en entraînant sa section sous un feu violent à l'assaut d'une tranchée ennemie. A personnellement, après le combat, été chercher sous le feu 8 blessés graves de sa compagnie qui sans son intervention, auraient été abandonnés sur le terrain (9 janvier).

Lieutenant NOMEAUX, 127^e d'infanterie : quoique assez sérieusement contusionné à la suite d'un éboulement de tranchée produit par l'écroulement d'un obus, est resté à sa compagnie se traînant péniblement vers chacune de ses sections pour encourager ses hommes soumis à un bombardement intense (9-10 janvier).

Adjudant de réserve LEMAIRE, 127^e d'infanterie : blessé à la cuisse pendant le mouvement en avant dans une contre-attaque de nuit, a continué à commander sa section, l'amenant jusqu'à la tranchée ennemie ; ne s'est retiré qu'à la fin de l'action sur l'ordre de son commandant de compagnie (9 janvier).

Sergent LECOQUE, 127^e d'infanterie : a, sur sa demande, participé à l'attaque d'un fortin au cours de laquelle il s'est particulièrement distingué par son attitude et son sang-froid. A été grièvement blessé d'une balle à la nuque (9 au 10 janvier).

Sergent BRESONS, 127^e rég. d'infanterie : entré le premier dans un fortin attaqué par sa compagnie, tué de sa main deux mitrailleurs sur leur arme. Au cours de la contre-attaque de nuit qui suivit l'occupation de l'ouvrage, a fait preuve d'énergie et de courage (9 et 10 janvier).

Soldat DELCROIX, 127^e rég. d'infanterie : dès le début de la campagne a fait preuve au cours de tous les engagements auxquels le régiment a pris part d'un courage et d'un dévouement exceptionnels, n'hésitant pas à prodiguer ses soins aux blessés sur la ligne de feu même.

Caporal PELLETIER, 127^e d'infanterie : a exécuté la nuit qui a précédé l'attaque une reconnaissance des abords du fortin en apportant de précieux renseignements. Au cours de l'attaque, a fait preuve d'une bravoure remarquable en assurant la liaison, sous un feu violent d'infanterie, entre les occupants du fortin et le colonel (9 et 10 janvier).

Soldat BURGER, 127^e d'infanterie : a exécuté la nuit qui a précédé l'attaque une reconnaissance des abords du fortin en rapportant de précieux renseignements. Au cours de l'attaque, a fait preuve de bravoure remarquable en assurant la liaison, sous un feu violent d'infanterie, entre les occupants du fortin et le colonel.

Sous-lieutenant AIMARD, 33^e d'infanterie : a très brillamment entraîné sa compagnie à l'attaque de la tranchée allemande ; isolé de son bataillon, assailli par des forces supérieures et sommé de se rendre, s'y est refusé, s'est fait tuer sur la place sans perdre un pouce de terrain conquis.

Adjudant VEUS, 33^e d'infanterie : ayant débordé la tranchée ennemie, demeuré seul avec une poignée d'hommes et vivement

pressé par l'ennemi, a refusé de se rendre, s'est fait tuer en combattant.

Adjudant REGNIER, 33^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'attaque de la façon la plus brillante, s'est fait tuer sur place plutôt que d'abandonner le terrain conquis.

Sous-lieutenant WALBERT, 1^{er} d'infanterie : le 9 janvier, a entraîné sa section à la balonnade sur les troupes allemandes. A conservé le commandement de sa troupe malgré plusieurs blessures à la tête et aux jambes. N'a consenti à se faire soigner qu'après avoir ramené sa troupe en bon ordre.

Adjudant JACQUART, 127^e d'infanterie : a fait preuve d'une grande bravoure à l'attaque d'un fortin. Frappé de trois balles à quelques mètres de cet ouvrage, a continué à encourager ses hommes du geste et de la voix. Est mort de ses blessures dans la nuit (9 janvier).

Sergent POLLEFEYT, 3^e génie : chargé du matériel d'attaque sur la ligne de feu, blessé assez gravement par un éclat d'obus, n'a songé sur le moment qu'à prendre des mesures pour sauver ses explosifs et empêcher tout accident. A refusé de se faire évacuer. Sort depuis le début de la campagne avec éclat.

Sous-lieutenant ROYAL, 44^e d'artillerie : a fait preuve en maintes circonstances, et en particulier le 12 janvier, d'un courage exceptionnel et d'un très beau sang-froid en continuant à régler les tirs, alors que son observatoire, repéré par l'ennemi, était lui-même soumis à un violent bombardement. A réussi chaque fois à faire faire l'artillerie ennemie et a ainsi aidé très efficacement l'infanterie de son secteur. A déjà été cité le 4 janvier à l'ordre de la division.

Colonel GODAR, 25^e d'artillerie : s'est distingué dans le commandement de son régiment qui, depuis le 22 août, a pris part à toutes les batailles dans des conditions les plus difficiles.

Lieutenant-colonel PENET, état-major du 6^e corps : a fait preuve dans toutes les missions qui lui ont été confiées sur le champ de bataille des plus belles qualités d'énergie, d'intelligence et de sang-froid.

Capitaine VERAN, 25^e d'infanterie : a reçu, le 1^{er} septembre, le commandement de son bataillon, au cours d'un engagement difficile. A assuré ce commandement avec la plus grande vigueur et d'une façon remarquable jusqu'au moment où il a reçu des blessures mortelles.

Capitaine NAQUET, 55^e d'artillerie : au combat de nuit d'un village, le 10 septembre 1914, a fait preuve de la plus grande énergie ; a tué de sa main un officier allemand qui le sommait de rendre son matériel et a été tué à son poste.

Capitaine MAURIN, 55^e d'artillerie : tué au combat de nuit d'un village, en entraînant la section de soutien de sa batterie et en allant de pièce en pièce pour exciter le courage de ses hommes.

Capitaine DUCOURNEAU, 311^e d'infanterie : le 10 septembre, au combat d'un village, s'est porté crânement en avant, donnant à tous le plus bel exemple de bravoure et d'héroïsme, entraînant, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, ses quatre sections. Blessé une première fois, ne s'est pas arrêté. Est tombé frappé mortellement au moment où il arrivait sur la ligne de feu.

Capitaine SIMON, 106^e d'infanterie : d'un sang-froid et d'une bravoure à toute épreuve, blessé une première fois le 6 septembre, tué le 31 décembre, en allant chercher le corps d'un de ses soldats tombé à très courte distance de l'ennemi.

Capitaine KOELTJ, état-major d'une brigade : a fait preuve depuis le début de la campagne et dans les situations les plus périlleuses, des plus belles qualités de courage, d'audace et de sang-froid. Le 8 janvier, une section d'infanterie étant bloquée dans une tranchée par une crue subite d'un fleuve, a effectué de jour, dans l'eau, sous les balles des gues-ters ennemis, une reconnaissance en vue d'établir dans quelles conditions allait pouvoir s'effectuer par le génie le sauvetage de la troupe d'infanterie complètement entourée par les eaux.

Lieutenant VAGNEUR, 55^e d'artillerie : au combat de nuit d'un village, est parvenu, sous un feu violent, à maintenir ses hommes dans le calme le plus parfait. A été tué près d'une de ses pièces.

Lieutenant de réserve MARCELLI, 173^e d'infanterie : d'une bravoure et d'une énergie à

toute épreuve, est revenu sur le front aussitôt guéri d'une première blessure. A été blessé une seconde fois, le 26 décembre, en s'emparant avec sa section d'un petit poste ennemi dans lequel il s'est maintenu en dépit de quatre contre-attaques successives et de pertes très considérables.

Lieutenant DUROUX, 55^e d'artillerie : au combat de nuit d'un village, le 10 septembre, a donné l'exemple du sang-froid. A pris la place d'un chargeur tué et a été tué à ce poste.

Lieutenant DUMAS, 55^e d'artillerie : seul survivant parmi les officiers des batteries de tir attaquées de nuit, le 10 septembre. A fait preuve de la plus grande énergie, du plus grand calme et du courage le plus remarquable en accompagnant la contre-attaque française.

Lieutenant de réserve MITRY, état-major de l'artillerie d'un corps d'armée : vigoureux officier qui, notamment pendant les combats du 22 au 25 août, a donné l'exemple d'un brillant courage en maintenant sous un feu d'une violence inouïe la liaison du général commandant l'artillerie avec l'A. C. A organisé d'une façon remarquable le tir d'une nombreuse artillerie chargée de l'attaque d'une position fortifiée et a exécuté des reconnaissances pleines de danger pour déterminer et organiser des postes d'observation.

Sous-lieutenant NABIAS, 55^e d'artillerie : au combat de nuit du 10 septembre, ayant eu le bras cassé par une balle et atteint de plusieurs autres balles, a eu l'énergie d'aller au devant de la contre-attaque française pour la guider. A succombé le lendemain aux suites de ses blessures.

Sergent LAURENTI, 173^e d'infanterie : a conduit, dans la nuit du 26 décembre, sa demi-section jusqu'au réseau de fil de fer des tranchées allemandes, l'y a maintenue et lui a fait exécuter, sous un feu des plus violents, des éléments de tranchée, jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé d'une balle à la tête.

Sergent PONCELET, 9^e génie : depuis le début de la campagne, s'est toujours distingué par son énergie et son audace ; s'est offert volontairement pour commander un détachement de sapeurs du génie chargé de détruire les réseaux de fil de fer. A été tué de trois balles dans le corps.

Sergent ROUZIES, 214^e d'infanterie : a toujours donné le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid et a été tué le 1^{er} janvier, à 10 pas d'une tranchée ennemie, en dirigeant une patrouille dont il avait demandé le commandement.

Sergent DARBLADE, 54^e d'infanterie : a enlevé brillamment sa section, le 26 décembre, à l'assaut de retranchements ennemis, malgré un feu violent. A eu le genou fracassé d'une balle ; a néanmoins conservé le commandement de sa section pendant toute l'action, donnant ainsi le plus bel exemple de courage.

Caporal DE NOVE, 54^e d'infanterie : au cours du combat du 26 décembre, a constamment donné l'exemple du courage et de l'énergie. Ayant eu son frère tué à ses côtés, a continué malgré tout à exhorter les hommes de son escouade à progresser vers les tranchées ennemies et leur en a donné l'exemple.

Soldat CHEVALIER, 302^e d'infanterie : malgré un feu très violent, n'a pas hésité à sortir d'un abri pour secourir un camarade blessé et a été tué en se portant près de lui. Avant déjà donné dans des circonstances semblables les mêmes preuves de dévouement à l'égard d'un sergent de sa compagnie.

Sergent DROUET, 165^e d'infanterie : n'a cessé depuis le début de la guerre de donner des preuves de dévouement et de courage. Modèle des chefs de section, entraînant ses hommes au combat en leur donnant le plus bel exemple. Tué dans la tranchée le 4 janvier.

Sapeurs-mineurs LEROUX et BROQUET, 9^e génie : grièvement blessés au cours d'un combat où ils ont fait preuve de courage et de dévouement ; ont dû subir une amputation.

Lieutenant MONTENOT, 29^e d'infanterie : le 28 décembre, dans un village, au moment d'une contre-attaque, a vigoureusement entraîné sa compagnie. A reçu deux blessures.

Sous-lieutenant WUCHER, 55^e d'infanterie : a demandé à prendre le commandement de la fraction qui devait s'élancer sur la tranchée après l'explosion des fourneaux de mine. A fait preuve de la plus grande bravoure en entraînant dans les entonnoirs où il a pénétré le premier.

CITATIONS

(Suite.)

Caporal LEVET, brancardier, 7^e d'infanterie : pendant les journées des 23, 24 et 25 décembre, a dirigé avec le plus grand dévouement et le plus grand courage ses brancardiers dans la relève des blessés sous le feu le plus violent. Depuis le début de la campagne, a fait preuve d'autorité, de dévouement et de la plus grande abnégation.

Caporal LAFARGUE et **soldat SAINTEIN**, 7^e d'infanterie : se sont emparés, pendant l'attaque d'une position allemande, d'un minewerfer et ont fait les deux servants prisonniers, le 23 décembre.

Sous-lieutenant NAGEL, 57^e d'artillerie : a prêté son concours aux officiers observateurs dans les tranchées, a rempli le rôle d'éclairer d'obstacles aux tranchées de première ligne, les 19, 20, 22, 23, 25 et 30 décembre 1914 sous le feu violent de l'artillerie adverse ; a été presque enseveli dans la tranchée le 23 ; a été contusionné à l'épaule le 25 par un éclat d'obus, a assuré son service avec le plus grand calme et un sang-froid imperturbable.

Sous-lieutenant CLAVERIE, 57^e d'artillerie : belle conduite comme chef de section d'accompagnement, a donné le plus bel exemple de cranerie et de calme sous le feu de l'obusier lourd allemand, le 23 décembre 1914.

Chef de bataillon HEBERARD, 20^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables en conduisant son bataillon à l'assaut d'une position allemande formidablement organisée (20 décembre).

Chef de bataillon VERLEY, 20^e d'infanterie : a porté son régiment à l'assaut des tranchées allemandes fortement organisées, avec une décision et un allant remarquables (23 décembre).

Capitaine PHALIP, 20^e d'infanterie : a commandé sa compagnie, aux combats des 20 et 23 décembre, avec un courage, un sang-froid, une présence d'esprit et une énergie au-dessus de tout éloge.

Lieutenant de réserve GUILHOT, 20^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid depuis le début de la campagne ; a été grièvement blessé au combat du 20 décembre en se portant en avant de sa section pour effectuer une reconnaissance à 100 mètres des retranchements ennemis, sous un feu violent d'artillerie, d'infanterie et de mitrailleurs.

Sous-lieutenant de réserve SEILHEAN, 20^e d'infanterie : très belle conduite à l'attaque du 23 décembre ; atteint d'une balle au bras au début de l'action, a conservé jusqu'à la fin de la journée le commandement de sa section.

Sous-lieutenant MERCADIER, 20^e d'infanterie : pendant le combat du 20 décembre, a maintenu sa section sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleurs ; blessé vers midi par une balle qui lui avait traversé le bras droit, n'a pas voulu abandonner son commandement et n'est allé se faire soigner qu'à la fin de la journée, au moment où sa présence ne paraissait plus aussi utile.

Sous-lieutenant de réserve DECHE, 20^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section pour la conduire à l'assaut des tranchées allemandes fortement organisées. A sauté le premier dans la tranchée en y faisant 5 Allemands prisonniers (23 décembre).

Sous-lieutenant DUCHAMP, 20^e d'infanterie : a entraîné sa troupe avec la plus grande vigueur à l'attaque d'une position allemande solidement fortifiée. Blessé au combat du 22 août, a rejoint de nouveau le corps dans le plus bref délai. A fait preuve depuis son retour des plus brillantes qualités de hardiesse, d'énergie et de sang-froid et en particulier le 23 décembre.

Lieutenant de réserve LEVY, 20^e d'infanterie : après douze jours de tranchées et un bombardement particulièrement intense a, dans la nuit du 31 au 31 décembre, après la prise d'une tranchée allemande, repoussé, avec la plus vigoureuse énergie et le plus grand sang-froid, deux contre-attaques violentes de l'ennemi qui avait réussi à s'avancer jusqu'à 10 mètres d'un réseau, lui tuant une trentaine d'hommes.

Sous-lieutenant DONNAY, 20^e d'infanterie : à l'attaque de nuit du 30 décembre tentée par l'ennemi, a, de son initiative, porté sa section en réserve à la tranchée ennemie et a contribué ainsi à repousser l'ennemi. Depuis le

début de la campagne a toujours fait preuve du plus grand courage et d'une grande énergie.

Sergent SEGUELAS, 20^e d'infanterie : au cours de deux contre-attaques très violentes, exécutées par l'ennemi dans la nuit du 30 au 31 décembre 1914, a fait preuve de la plus grande énergie pour secourir son lieutenant. N'a pas hésité à franchir la tranchée, au delà de laquelle était une ligne de tirailleurs couchés, pour se rendre compte de l'efficacité réelle du feu. A fait prisonniers un sous-officier et cinq soldats.

Soldat FILIOS, 20^e d'infanterie : après deux contre-attaques très violentes exécutées par l'ennemi, a, le 31 décembre, de sa propre initiative, franchi la tranchée avec son sergent pour se rendre compte de l'efficacité réelle du feu de sa section sur une ligne de tirailleurs ennemis qui étaient postés à 10 mètres en avant du réseau.

Soldat SURGEN, 20^e d'infanterie : agent de liaison chargé de porter un ordre au commandant de la compagnie, a, le 29 décembre, eu la mâchoire fracassée et le bras brisé par un obus. A néanmoins rempli sa mission avant de se retirer.

Soldat CAPUCH, 20^e d'infanterie : au combat du 23 décembre, a donné le plus bel exemple de bravoure et de franche énergie ; frappé d'une balle à la tête au moment où il s'exposait pour soutenir le courage de ses camarades.

Soldat DUBOS, 20^e d'infanterie : s'est porté bravement au secours de quelques camarades cernés par l'ennemi et les a dégagés en tuant l'officier qui commandait la troupe ennemie, le 23 décembre.

Soldat GARDES, 20^e d'infanterie : classé comme malingre, a demandé à partir pour le front ; le 24 décembre, a défendu courageusement une position avancée ; par son énergie et son attitude, a donné confiance à ses camarades ; grièvement blessé à son poste.

Sergent BERMOND, 20^e d'infanterie : au début de l'action du 23 décembre, a entraîné brillamment sa section à l'assaut, s'est porté lui-même avec quelques braves sur les tranchées allemandes de 2^e ligne ; blessé au bras droit en défendant la position conquise contre un retour offensif des Allemands.

Adjudant CURNET, 2^e d'infanterie : belle conduite à l'assaut du 23 décembre ; a montré beaucoup de sang-froid en tuant un officier ennemi qui menaçait un de ses chefs et en ralliant et prenant sous son commandement une compagnie privée de tous ses officiers.

Soldat CASTANDET, 20^e d'infanterie : a fait preuve d'énergie, de sang-froid et du plus grand courage en entraînant ses camarades au feu, le 23 décembre.

Soldat ARDILLOUZE, 20^e d'infanterie : très belle conduite au combat du 23 décembre, a montré des qualités exceptionnelles de courage, d'énergie, d'initiative et d'autorité sur ses camarades.

Colonel APPERT, 11^e d'infanterie : chef de corps brillant ; déjà blessé une première fois est revenu à peine guéri sur le front et a pris le commandement des tranchées de son secteur et a été mortellement blessé à son poste de commandement au combat du 20 décembre.

Capitaine BISWANG, 11^e d'infanterie : chargé, le 25 décembre, de prendre un bois occupé par l'ennemi, a préparé son mouvement avec intelligence, célérité et sang-froid. S'est ensuite lancé sans hésitation dans l'inconnu d'une action périlleuse. Débouchant des tranchées, a franchi sous le feu de l'ennemi une zone de 400 mètres environ, a pénétré dans le bois qu'il a mis immédiatement en état de défense et a, par cet acte de courage, conquis un point d'appui important.

Sous-lieutenant FABRE, 11^e d'infanterie : occupant la lisière d'un bois que l'ennemi tenait d'autre part, a vaillamment entraîné sa compagnie à l'assaut des positions ennemies, l'en a chassé et s'est installé à sa place (25 décembre).

Capitaine GABARRA, 11^e d'infanterie : a dirigé avec autant d'intelligence que d'activité les travaux préparatoires à une attaque et a maintenu sa compagnie dans le plus grand ordre sous un feu très violent d'artillerie lourde, le 25 décembre.

Lieutenant de réserve PRADET, 11^e d'infanterie : a fait preuve de belles qualités de commandement et d'énergie en repoussant une contre-attaque dirigée sur le front et le

flanc de sa compagnie au moment où elle entraînait en ligne et a contribué ainsi à maintenir l'occupation d'un point d'appui enlevé à l'ennemi le 25 décembre.

Caporal BONNEMAISON, 11^e d'infanterie : le 25 décembre, se trouvant isolé de son chef de section, l'a rallié sous un feu violent et n'a pas hésité malgré l'intensité du bombardement à se porter au secours de ses hommes ensevelis sous les débris de la tranchée.

Soldat GRAMMONT, infirmier, 11^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son dévouement et sa bravoure pendant les journées des 21, 22 et 23 décembre, en se portant, pendant l'action et sous le feu, jusque sur les lignes pour relever et soigner les blessés.

Adjudant PEPIN, 11^e d'infanterie : blessé une première fois par quatre balles avec le régiment de réserve, le 24 août, a rejoint le 11^e régiment d'infanterie, le 17 novembre. Chef de section énergique, a maintenu, le 25 décembre, sous une canonnade intense, sa section à l'emplacement indiqué, malgré de fortes pertes.

Adjudant FÉ, 11^e d'infanterie : étant chargé d'appuyer une attaque, a remarquablement accompli sa mission quoique soumis, pendant plusieurs heures, à un feu écrasant d'artillerie lourde, le 25 décembre.

Soldats PRADES et LAGARDE, téléphonistes, 11^e d'infanterie : blessés au combat du 30 décembre 1914, ont continué à assurer le service téléphonique malgré la gravité de leurs blessures et n'ont quitté leur poste que sur l'ordre de leur chef de service.

Capitaine DARGET, 207^e d'infanterie : malade, n'a pas voulu être évacué en raison des opérations en préparation ; s'est jeté en tête de sa compagnie dans un bois et y est tombé mortellement blessé, le 20 décembre 1914.

Lieutenant de réserve RABINEL, 207^e d'infanterie : après avoir enlevé une position difficile près d'un bois et fait prisonniers les Allemands qui l'occupaient, a organisé la lisière nord de ce bois et a tenu cette lisière malgré la fusillade et la canonnade allemandes, jusqu'à ce qu'il tombât mortellement blessé. Avait fait rendre compte de la situation difficile au commandant du régiment sous la forme suivante : « Je n'ai plus que 7 ou 8 hommes, je demande des ordres ; si je dois rester, je resterai. » (20 décembre.)

Capitaine de réserve SALGUES, 207^e d'infanterie : s'est remarquablement comporté depuis le commencement de la campagne. Le 20 décembre, a été tué en se jetant à la tête de sa compagnie dans un bois.

Capitaine de réserve THUILLIER, 207^e d'infanterie : le 20 décembre, s'est jeté avec la section de tête dans un bois, y a été blessé ; a passé le commandement de sa compagnie à l'adjudant, est néanmoins resté au milieu de ses hommes jusqu'au moment où son unité a été relevée.

Capitaine BARTHE, 2^e génie : le 30 décembre, marchant avec une fraction de sa compagnie qui se portait en tête de colonne à l'assaut d'un retranchement, a maintenu ses hommes devant la tranchée ennemie jusqu'au moment où l'ennemi, amenant une mitrailleuse qui les prenait de flanc, il dut ramener ses sapeurs dans la tranchée. Est revenu le dernier.

Caporal BETEUIL, 2^e génie : s'offre spontanément pour effectuer les travaux les plus périlleux ; a rendu les plus grands services dans l'organisation des positions conquises en allant placer des réseaux en avant des tranchées françaises ; a eu un de ses hommes tués par une sentinelle allemande en remplissant la même mission (24 décembre).

Sous-lieutenant DUPIRE, 18^e d'artillerie : belle conduite comme chef de section d'accompagnement ; a donné le plus bel exemple de cranerie et de calme sous le feu de l'obusier lourd allemand, le 23 décembre.

Soldat MEYRAT, 207^e d'infanterie : a entraîné ses camarades à l'assaut par son exemple et ses encouragements, le 20 décembre.

Capitaine DORGANS, 236^e d'infanterie : a montré la plus grande bravoure depuis le commencement de la campagne, notamment aux combats des 24 et 26 août, 10, 12, 27 et 28 septembre et le 15 décembre, où il a enlevé son bataillon à l'assaut des tranchées ennemies dont il s'est emparé.

Soldat SECHET, 33^e d'infanterie coloniale : parvenu dans les tranchées allemandes à l'assaut du 23 décembre, a barricadé un boyau

de communication dans lequel il a tué à bout portant plusieurs ennemis qui lui criaient de se rendre et ne s'est relevé sur l'ordre de son sergent, que lorsque son fusil ne put plus fonctionner.

Lieutenant ANDOYER, groupe d'artillerie d'une division : officier orienteur du 1^{er} groupe d'artillerie, a fait preuve depuis le début de la guerre des plus hautes qualités militaires ; en maintes circonstances, a su, au mépris du danger, rapporter de précieux renseignements pour le tir de l'artillerie. Tué le 11 janvier, au cours d'une reconnaissance aux avant-postes dans un bois.

Lieutenant de réserve LEMAIRE, 324^e d'infanterie : mortellement frappé, le 23 octobre, en faisant hardiment, sous un feu violent, une reconnaissance des défenses ennemies pour définir la place à assigner à ses postes de surveillance.

Lieutenant de réserve CLEMENT, 324^e d'infanterie : s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son énergie et sa bravoure ; tué glorieusement au cours d'une reconnaissance.

Sous-lieutenant de réserve LESAGE DU HASAY, 324^e d'infanterie : mortellement frappé le 14 décembre au cours d'une reconnaissance hardie pour fixer la position de ses avant-postes.

Sergent MICHAUT, 36^e territorial d'infanterie : chef d'une patrouille de volontaires qui a dirigé pendant quarante-cinq jours avec le plus grand calme et le plus grand sang-froid, est tombé vaillamment au cours d'une reconnaissance hardie sur un village.

Soldat COURATIER, escadron BL 18 : jeune pilote qui, depuis son arrivée à l'escadron, le 15 novembre, rivalise d'audace et de sang-froid avec les meilleurs pilotes. A effectué déjà plusieurs reconnaissances dans des conditions périlleuses. S'est particulièrement distingué le 30 décembre en allant en pleine nuit lancer 4 obus de 90 millimètres sur une gare ennemie.

Lieutenant FONTAINE, 8^e génie : s'est distingué pendant six semaines par son courage, en installant sous le feu, de nombreuses lignes téléphoniques.

Maréchal des logis BACHELIER, 2^e d'artillerie : homme d'une superbe attitude au combat du 5 janvier.

Sous-lieutenant THIERY, 22^e d'artillerie : soutenant une attaque d'infanterie avec sa section, a fait preuve de la plus grande habileté et n'a pas hésité à aller s'établir jusqu'à 50 mètres des tranchées ennemies.

Chef de bataillon PINEAU, 28^e d'infanterie : chargé de défendre un secteur défilé, l'a organisé avec une méthode remarquable et, après avoir avec une grande habileté une contre-attaque qui a été couronnée de succès malgré un bombardement très violent.

Soldat MOREL, 28^e d'infanterie : au cours d'une attaque difficile et dangereuse, s'est précipité vers les tranchées ennemies avant la fin du tir de notre artillerie. A été grièvement blessé dans ces tranchées.

Soldat DERIDOLON, 28^e d'infanterie : au cours d'une attaque de tranchées ennemies a déployé un courage et une ardeur remarquables. A pénétré le premier avec un de ses camarades dans ces tranchées.

Soldat BEYHURST dit JOURNÉE, 28^e d'infanterie : tué dans une tranchée ennemie où il était entré le premier avec un de ses camarades.

Soldat LAPPE, 28^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage, d'une ardeur et d'une audace remarquables dans l'attaque à la baïonnette d'un poste ennemi.

Soldat PERHERIN, 28^e d'infanterie : tué à l'ennemi en donnant à tous un bel exemple de bravoure et de mépris du danger.

Soldat POISSON, 28^e d'infanterie : agent de liaison de son capitaine, a été blessé en s'exposant pour protéger son chef.

Chef de bataillon TESTARD, 28^e d'infanterie : a fait preuve d'une grande activité et d'un sens tactique très juste dans l'organisation d'un secteur difficile. A su, par sa ténacité, ses dispositions judicieuses et son exemple, faire réussir une contre-attaque presque sans pertes et dans des conditions difficiles.

Sous-lieutenant TISSERAND, 28^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne d'une grande bravoure ; blessé mortellement en entraînant sa section à l'assaut.

Caporal PIETKE-WITZ, 28^e d'infanterie : a fait preuve d'énergie et de grand sang-froid dans un moment critique, en tenant seul un point important, et en donnant pendant plusieurs heures, par un feu continu, le change à l'ennemi.

Sous-lieutenant PONDERBACQ, 28^e d'infanterie : dans la même journée, a conduit plusieurs fois sa section à l'attaque des tranchées ennemies, entraînant ses hommes par son exemple et faisant de nombreux prisonniers. **Soldat DOUCHET**, brancardier, 36^e d'infanterie : a fait preuve de courage et de dévouement en allant relever sous une pluie de balles et d'obus des blessés non première ligne. A répondu à ceux qui lui disaient d'attendre que la rafale fût passée : « Les brancardiers sont là pour soigner les blessés. »

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Captaine AUBRUN, 147^e d'infanterie : a victorieusement repoussé, le 17 septembre, deux attaques poussées jusqu'à 20 mètres de nos tranchées, par deux compagnies allemandes auxquelles il a infligé de lourdes pertes importantes ; a de plus, montré dans la défense d'un saillant particulièrement difficile, et très violemment attaqué, une activité, un sang-froid et une énergie remarquables. A obtenu de ses hommes, par son entraînement, sa ténacité et son courage personnel, des efforts au-dessus du tout égoïste.

Lieutenant de réserve MARQUON, 120^e d'infanterie : chargé de conduire une contre-attaque, a entraîné sa compagnie avec une vigueur remarquable, en prenant les dispositions les plus judicieuses. Est tombé grièvement blessé au cours de cette attaque. A été amputé d'un bras.

Sous-lieutenant LE CLERC, 120^e d'infanterie : blessé le 15 septembre en chargeant à la baïonnette une section d'artillerie tranchée. Chargé d'une mission d'observation, s'est porté rapidement à la baïonnette sur les Allemands qui, derrière lui, attaquaient le poste de commandement du secteur et les a repoussés. A tenu l'ennemi en échec toute la nuit et la journée du lendemain sur cette partie de la ligne, faisant parvenir des renseignements très intéressants trouvés sur les cadavres allemands.

Captaine de réserve SEPULCHRE, 324^e d'infanterie : commande avec la plus grande distinction une batterie de 90 créée de toutes pièces au cours de la campagne, a su donner à cette unité une cohésion remarquable. S'est particulièrement distingué par sa belle attitude dans les journées du 24 et 27 octobre, où sa batterie a été très éprouvée par le feu de l'ennemi.

Sous-lieutenant MATHON, 272^e d'infanterie : a été dans les circonstances les plus critiques un modèle de sang-froid et de décision, de bravoure. A acquis un bel ascendant sur sa troupe, qu'il peut lui demander les efforts les plus durs. S'est fait remarquer le 27 décembre dernier, alors que, malgré les feux de l'artillerie dirigés sur les tranchées de sa compagnie, il continuait à observer à la jumelle les mouvements ennemis pour les signaler à notre artillerie. Atteint par un éclat de shrapnell, et perdant le sang en abondance, n'a consenti à quitter sa section qu'après avoir donné à ses sergents toutes les instructions nécessaires pour que le commandement reste assuré et avoir rendu compte à son capitaine et à son chef de bataillon.

Captaine GUERRE, 328^e d'infanterie : commandant un bataillon, a fait preuve d'un courage et d'une énergie inébranlables en défendant pendant sept jours des tranchées sous le coup d'attaques incessantes de l'ennemi par le feu, le bombardement et la mine et a réussi à guider ses positions (2^e au 11 janvier).

Captaine TETEVUIDE, 3^e génie : commandant la compagnie divisionnaire de sa division, est, depuis le 15 septembre, le véritable directeur technique de tous les travaux offensifs et défensifs de son arme dans le secteur occupé. Se dépensant sans compter, toujours sur la brèche, a su communiquer

son ardeur à tous ses subordonnés et obtenir d'eux des efforts extraordinaires soutenus pendant quatre mois.

Captaine DE BAZELAIRE DE RUPPIERE, 6^e d'infanterie coloniale : s'est particulièrement distingué par sa bravoure et son énergie, les 20 et 23 août, où il a été grièvement blessé en couvrant la retraite contre un ennemi très supérieur en nombre. Est revenu sur le front le 16 octobre, bien qu'incomplètement guéri.

Lieutenant FIZE, 6^e d'infanterie coloniale : brave et énergique. S'est particulièrement distingué aux combats des 19, 20, 24 et 25 août où il a été grièvement blessé en couvrant la retraite contre un ennemi très supérieur en nombre. Est revenu sur le front le 2 décembre, bien qu'incomplètement guéri.

Lieutenant PAILLOUX, 6^e d'infanterie coloniale : officier d'une bravoure magnifique et d'une énergie sauvage. S'est distingué à tous les combats auxquels son bataillon a pris part et particulièrement le 25 août, du 1^{er} au 3^e septembre, et, enfin le 22 décembre où, après avoir maintenu en tranchée toute une journée sa compagnie prête à repousser l'attaque sous un feu violent de mitrailleuses, il a été grièvement blessé par l'explosion d'un des projectiles.

Sous-lieutenant LEBLOND, 6^e d'infanterie coloniale : brave et énergique. S'est particulièrement distingué aux combats des 19, 20 et 23 août et, enfin le 1^{er} septembre où il a reçu une blessure très grave ayant nécessité l'amputation du bras droit. Très méritant.

Sous-lieutenant de réserve DELOUVIER, 91^e d'infanterie : pendant deux jours et demi a tenu sous un feu extrêmement meurtrier de bombes et de mitrailleuses, le secteur qui lui avait été confié, et s'est défendu contre l'ennemi avec un véritable acharnement. A été très grièvement blessé. Amputation du bras gauche et d'un doigt de la main droite.

Captaine BEAUD, 108^e territorial d'infanterie : lors de l'attaque allemande du 17 décembre, ayant reçu l'ordre du commandant du sous-secteur de coopérer avec sa compagnie aux opérations tendant à enlever cette attaque, a fait preuve pendant deux jours de la plus grande bravoure, d'une indomptable fermeté et d'une entente parfaite de son métier. A abordé à plusieurs reprises l'ennemi à la baïonnette à la tête de ses hommes à qui il a su inspirer par son attitude personnelle la plus grande confiance.

Captaine MAGNAN, 5^e d'infanterie coloniale : au combat du 5 janvier, a commandé sa compagnie placée en première ligne avec une bravoure et une énergie au-dessus de tout égoïsme. A repoussé une violente attaque allemande et bien qu'ayant perdu la moitié de son effectif, a su maintenir avec opiniâtreté sa compagnie sur le terrain conquis. Blessé, n'a quitté le commandement de la compagnie que sur l'ordre du chef de bataillon. Déjà glorieusement blessé le 24 août en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Sous-lieutenant AMOUROUX, 5^e d'infanterie coloniale : brillante conduite au combat du 5 janvier, au cours duquel il a été blessé. Déjà blessé le 2 novembre au cours d'une reconnaissance qu'il commandait.

Sous-lieutenant LAGARDE, 112^e d'infanterie : sa compagnie subissant pendant près de deux heures un bombardement intense qui bouleversait une partie de sa tranchée, l'a maintenu à sa place et a résisté à une attaque de nuit. L'ennemi ayant pu toutefois s'emparer d'un bout de tranchée défilé, a contre-attaqué à trois reprises différentes, par sa propre initiative, avec sa seule compagnie, a fini par réussir et, après succès, s'est organisé, interdisant ainsi à l'ennemi tout retour offensif.

Chef de bataillon SARREBOURSE DE LA GULLONNIERE, 34^e d'infanterie : officier supérieur de la plus brillante valeur. Par son énergie, son énergie dans le danger, a su donner à son bataillon le mordant et la ténacité qui lui ont permis en toutes circonstances de faire honneur au numéro du régiment et notamment le 23 janvier, après avoir tenu ses tranchées sous un terrible bombardement, de repousser l'infanterie ennemie et de contre-attaquer encore pour dégager les éléments voisins.

Sous-lieutenant JULIA, 34^e d'infanterie : le 25 janvier a montré le plus profond mépris du danger sous un bombardement d'une extrême violence, a su, malgré sa jeunesse, prendre sur ses hommes un réel ascendant,

a repoussé une attaque menée contre ses tranchées et a été atteint d'une balle en pleine figure lui occasionnant une blessure profonde. Bien que ne pouvant plus parler, a écrit sur un billet qu'il ne voulait pas être évacué, ne s'est rendu à l'ambulance que quand l'attaque ennemie a été repoussée. Reçu premier à l'école polytechnique et premier à l'école centrale, venait de rejoindre le front et voyait le feu pour la première fois.

Captaine DUYOU, 34^e d'infanterie : rentre le premier dans une de nos tranchées où l'ennemi a pénétré. Tue les premiers Allemands à coups de revolver, puis s'armant d'un fusil, renverse d'autres à coups de baïonnette et s'ouvre ainsi un chemin sur leur corps, donnant un magnifique exemple de force et de valeur militaires.

Captaine MONTALEGRE, 13^e d'infanterie : ayant eu sa compagnie prise à revers, s'est fait jour à travers la ligne allemande, a regroupé ses hommes et s'est parti résolument à l'attaque. Au cours de ce nouveau combat a fait preuve d'un courage et d'un entraînement supérieurs. Est tombé grièvement blessé au moment où l'ennemi était devant lui.

Chef de bataillon MASSON, 18^e d'infanterie : ayant eu son bataillon momentanément ébranlé par un feu d'artillerie particulièrement intense et un feu à revers, a rétabli le combat avec une fermeté d'âme, une présence d'esprit et une énergie des plus remarquables. A repris l'offensive et repoussé l'ennemi dominant à tous les points par exemple de courage.

Lieutenant LABARTHE, 18^e d'infanterie : jeune saint-yrieux au début de la guerre, a en toutes circonstances, montré un courage, une vigueur et une énergie des plus remarquables. A entraîné sa section à l'assaut dans un combat de nuit d'une façon tout à fait brillante.

Sous-lieutenant de réserve MÉTAVET, 34^e d'infanterie : a montré un très beau courage au moment où il a eu une jambe déchiquetée et presque détachée par un éclat d'obus. Va être amputé.

Amoultier BENOIT, groupe de brancardiers de la 31^e division : a fait preuve de courage, de dévouement et d'esprit d'abnégation remarquables en assistant les blessés depuis le début de la campagne et particulièrement les 18 et 22 août, le 27 septembre ; est allé assister au milieu des obus, un général grièvement blessé.

Amoultier auxiliaire UMBRICH : s'est distingué sans compter pendant la journée du 17 et la nuit du 17 au 18 décembre pour porter ses soins et ses consolations. A fait preuve d'un mépris complet du danger en allant chercher à proximité des lignes ennemies et rapportant sur son dos le corps d'un officier supérieur tué.

Amoultiers militaires KOEHLER et PHILIPPE, Maroc.

Médecin aide-major LEVÉQUE, 227^e d'infanterie : a fait preuve aux jours de combat de courage, de sang-froid et de dévouement. Dirige le service de santé du 227^e dont il est le chef avec toute l'autorité d'un médecin de l'active. Très belle attitude sous le feu.

Médecin major VERHIER, 139^e d'infanterie : très belle conduite au feu. Tombé au pouvoir de l'ennemi, a été blessé d'un coup de feu. A réussi à s'évader.

Médecin major REGAUD, chef de l'hôpital de l'armée : homme d'élite et médecin au plus haut degré. A su, par son dévouement, son organisation et son esprit d'initiative, organiser un service impeccable d'hospitalisations et d'évacuations, malgré les difficultés exceptionnelles occasionnées par la grande affluence des blessés et la proximité du front.

Médecin major MARCOMBES, chef de l'ambulance n° 3 : a assuré sous un violent bombardement pendant quarante heures sans arrêt et avec un ordre parfait le fonctionnement d'une ambulance où 4500 blessés sont passés en moins de deux jours. Avec le personnel de cette même ambulance, a pu ensuite faire fonctionner pendant cinq semaines sept formations hospitalières différentes, réorganisées par lui, faisant face à une situation des plus chargées et ne s'accordant aucun repos.

Médecin-major LEMEIGNEN, chef de l'ambulance n° 4 du 1^{er} C.A. : n'a cessé depuis le commencement de la guerre de donner l'exemple du dévouement le plus absolu et du mépris du danger le plus complet, pour as-

surer en toutes circonstances la direction de son service.

Médecin-major LAUNAY, chef de l'ambulance n° 3 : qualités exceptionnelles d'organisation et de sang-froid remarquables dans la première affaire dans divers combats où l'ambulance a été en danger. Opérateur habile, a rendu de grands services.

Médecin-major SAVY, ambulance n° 6 : services signalés rendus depuis le début de la campagne, notamment le 12 septembre et dans les affaires ultérieures. Le 29 septembre a fait preuve d'un sang-froid remarquable en évacuant son ambulance pendant le bombardement.

Médecin-major LOZÉ, chef de l'hôpital de l'armée : en barbotant dans le sang depuis le début de la campagne par une volonté constante d'occuper les postes qu'il réclamait le plus d'activité. Exercer son personnel d'un réel ascendant.

Médecin-major MONTPROFIT, chef de l'ambulance n° 11 : services remarquables. Met au service de nos blessés sa haute valeur chirurgicale et demande à faire partie des formations actives.

Médecin-major OULAN, chef de l'hôpital temporaire n° 40 : a amené à l'organisation d'un service de blessés sa haute valeur chirurgicale et demande à faire partie des formations actives.

Médecin aide-major BLAZY, 40^e hussards : a eu le courage de faire preuve depuis le début de la campagne du sang-froid le plus remarquable et de l'attitude la plus courageuse en allant chercher, sous le feu des patrouilles ennemies, des blessés d'un régiment d'infanterie et en ramenant et soignant les blessés du 40^e hussards sous un feu violent et incessant.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Soldat HELI, 112^e d'infanterie : 5 ans de services à la Légion étrangère ; n'a cessé de donner le plus bel exemple de courage. Grièvement blessé sur des bords de fer de l'ennemi au cours de l'assaut où il était un des premiers.

Sergent SIMON, 112^e d'infanterie : a entraîné avec la vigueur la plus remarquable, les hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie ; a été blessé grièvement dans la tranchée en l'occurrence.

Maréchal des logis LARGEULT, 20^e d'artillerie : belle tenue au feu. A été grièvement blessé, le 15 septembre, par l'éclatement d'un obus qui a entraîné la perte de l'œil droit, la destruction du conduit auditif, une fracture de la mâchoire et la perte de plusieurs doigts.

Chasseur ANSELME, 32^e bataillon de chasseurs à pied : a été très grièvement blessé en se portant à l'assaut de tranchées ennemies. A été amputé du bras droit.

Adjudant LECAS, 73^e territorial d'infanterie : ayant été grièvement blessé vers cinq heures du matin, le 10 novembre, pendant la contre-attaque des tranchées allemandes, est resté à son poste pendant plus de deux heures, conservant le commandement de sa section et l'installant dans la tranchée conquise.

Adjudant-chef LEBOURDAIS, 74^e territorial d'infanterie : s'est comporté avec beaucoup de bravoure dans les tranchées maintenant l'ordre et le courage parmi ses hommes ; a été grièvement blessé pendant plusieurs heures dans les tranchées, encourageant ses hommes pour résister aux attaques allemandes.

Soldat BAUCHARD, 284^e d'infanterie : s'est toujours très bien conduit depuis le début de la campagne ; a donné des preuves d'endurance et d'énergie en soignant, au milieu des camarades, les blessés. A été atteint d'une blessure à la suite de laquelle il est devenu aveugle.

Soldat TERRADE, 49^e d'infanterie : le 4 décembre, étant aux tranchées de première ligne, a été atteint d'un éclat d'obus qui a occasionné une cécité complète.

Sergent LARAGE, 49^e d'infanterie : modèle de devoir, de courage au feu et de dévouement. A été atteint d'une blessure grave entraînant la perte de l'usage de la main droite.

Caporal LORILL, 1208^e d'infanterie : atteint à trois reprises différentes de blessures, dont la dernière est très sérieuse, a toujours fait preuve d'un courage et d'un dévouement exceptionnels. Le 5 octobre, quoique blessé, a aidé à marcher son officier blessé d'un éclat d'obus.

Soldat GAILLARD, 57^e d'infanterie : soldat plein d'entrain et d'énergie. A été atteint d'une blessure grave le 29 décembre 1914, qui a nécessité l'amputation de la cuisse droite.

Chasseur GUEANT, 53^e bataillon de chasseurs : très bon chasseur. Énergique et dévoué. Blessé le 21 décembre par un éclat d'obus qui a nécessité l'amputation de la cuisse droite.

Sergent BOUDET, 7^e d'infanterie coloniale : grièvement blessé au début de l'assaut des lignes allemandes, le 20 décembre ; a réussi néanmoins à se traîner jusqu'aux tranchées conquises, encourageant ses hommes et faisant organiser la position. N'a consenti à se laisser évacuer qu'à la fin de l'action.

Adjudant-chef GLEVONI, 7^e d'infanterie coloniale : très belle conduite au feu les 20 et 21 décembre, où il a dirigé avec commandement une section d'obus exposée aux attaques de l'ennemi. A, par son entraînement et sa décision, contribué fortement à l'arrêt d'une contre-attaque allemande devant une tranchée conquise.

Adjudant-chef VILLES, 1^e d'infanterie : le 10 décembre, s'est glissé à l'assaut d'un bois occupé par l'ennemi ; entraînant sa section sous un feu violent de mitrailleuses, a atteint de bois qu'il a occupé ; bien que blessé a conservé toute la journée le commandement de sa section, a continué activement et avec intelligence à l'organisation défensive du bois enlevant l'honneur.

Soldat SEGALAS, 41^e d'infanterie : blessé à l'assaut d'un bois et ayant atteint la position, a passé six heures dans les tranchées ennemies, a tenu sa position dans le sang et le feu et a continué à combattre toute la journée.

Adjudant FRUGIER, 207^e d'infanterie : a entraîné vigoureusement sa section pour la porter à l'assaut d'un bois fortement organisé et est tombé à la tête de ses hommes, atteint de 4 blessures le 20 décembre.

Soldat BESSIERIS, 9^e d'infanterie : entouré par un groupe d'ennemis et sommé de se rendre, s'est défendu avec la dernière énergie, s'est dégagé par un vigoureux coup de corps. Blessé à la tête et aux reins, a refusé d'aller se faire soigner et est resté à son poste dans une tranchée menacée d'être conquise, résistant avec ses camarades à trois contre-attaques le 29 décembre.

Brigadier DELAURE, Cavaliers RUAULT, BEZAT et BERNABET, 41^e cuirassiers : ont continué à mener une batterie en présence de l'ennemi.

Adjudant-chef BERNADAS, 7^e d'infanterie coloniale : a fait montre de brillantes qualités militaires dans tous les combats depuis le début de la guerre ; s'est particulièrement fait remarquer par son courage et son sang-froid à l'assaut des tranchées allemandes le 20 décembre. A été blessé grièvement.

Caporal SABATY, 22^e d'infanterie coloniale : a servi sagement et avec une belle attitude, avec un entraînement et une précision admirables ; grièvement blessé par des obus à la tête et à l'épaule ne s'est effrayé à quitter son poste qu'en se voyant dans l'impossibilité de servir sa pièce.

Soldat CAYOL, 22^e d'infanterie coloniale : faisant partie d'un groupe isolé, a, au cours d'une contre-attaque allemande, tué de sa main, à la baïonnette, huit ennemis.

Adjudant JALLAIS, 33^e d'infanterie coloniale : grièvement blessé au début du combat du 20 décembre, a réussi à parvenir dans la tranchée allemande conquise et a participé à son organisation défensive par ses conseils et ses encouragements aux hommes. Invoqué après l'explosion d'un obus le 21 décembre, a continué à donner l'exemple du calme et du sang-froid.

Caporal LHECHIER, 73^e d'infanterie : ayant la cuisse cassée d'un coup de feu, est resté toute la nuit sur la première ligne, entourant ses hommes.

Sergent BROCHE, 28^e bataillon de chasseurs alpins : le 4 janvier, étant chef d'une demi-section, ayant été entouré par une compagnie allemande, le deuxième sous-officier de la demi-section ayant été tué et lui-même blessé sérieusement d'une balle au cou, a conservé le commandement de son groupe et soutenu le moral de ses hommes, résistant pendant plus de six heures jusqu'à ce qu'il ait été dégagé par des renforts.

Maréchal des logis CALAME, 3^e d'artillerie coloniale : a fait preuve depuis le début de la campagne, de grandes qualités militaires et en dernier lieu a été blessé à la suite d'un accident survenu à sa pièce. Est resté néanmoins à son poste et a fait preuve ainsi dans cette circonstance d'un calme et d'un sang-froid remarquables, donnant à tous un brillant exemple d'abnégation et d'esprit de devoir.

Maitre pointeur BAPTISTE, 3^e d'artillerie coloniale : a donné l'exemple du courage et du sang-froid au moment d'un accident survenu à la pièce dont il était tireur. A donné l'exemple d'un profond sentiment du devoir en restant à son poste malgré cet accident, et en continuant son service.

Soldat CAZENOVE, 8^e d'infanterie coloniale : soldat d'une bravoure exceptionnelle. Le 23 décembre, ayant eu son fusil brisé pendant un assaut, est retourné à la tranchée pour en prendre un autre ; est revenu sur la tranchée allemande sous un feu qui a tué la plupart de ses camarades, donnant ainsi un brillant exemple d'entrain et de mépris du danger.

Soldat CONTINI, 4^e d'infanterie coloniale : patrouilleur d'une audace exceptionnelle. En dernier lieu au combat du 23 décembre, a tué un officier allemand provoquant ainsi la fuite de la fraction commandée par cet officier dont il a rapporté les armes.

Soldat LARBIOUNE AMAR BEN MOKHTAR, 7^e tirailleurs algériens : très belle conduite lors de l'attaque du 26 décembre. Grièvement blessé (amputé des deux jambes).

Adjudant-chef RICHARD, 135^e d'infanterie : grièvement blessé à la nuque en dirigeant les travaux de sa tranchée. Excellent sous-officier, en campagne depuis le début.

Adjudant DHAINE, 73^e d'infanterie : grièvement blessé, a crié à ses hommes : « La 11^e en avant ! Vive la France ! Mort à l'Allemagne ! Les enfants de la 11^e vengez votre adjudant ! »

Coporal BOYER, 4^e d'infanterie coloniale : Le 26 octobre, a donné le plus bel exemple de bravoure et d'esprit du devoir en restant à découvert pendant le bombardement d'un village pour diriger le rassemblement de son escouade et la faire mettre à l'abri. A été grièvement blessé par un obus et, de ce fait, a perdu un bras et un œil.

Soldat MARIOTTA, 73^e d'infanterie : brave soldat et excellent tireur, a mis hors de combat six Allemands dans la marche en avant. A sauté le premier dans une tranchée allemande et y a été grièvement blessé.

Adjudant CANTEAU, 11^e bataillon de chasseurs : au combat du 27 décembre, a conduit sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie avec un entrain et une bravoure remarquables. Est entré le premier dans la tranchée, en a organisé la défense contre un retour offensif de l'ennemi. Blessé grièvement.

Sergent CREMPT, 269^e d'infanterie : est parti trois fois de la tranchée à la tête de ses hommes qu'un feu violent avait fait replier. A été blessé grièvement avant d'atteindre la ligne ennemie.

Sergent DEVILLE, 226^e d'infanterie : le 27 décembre, au moment de l'attaque d'un village, debout sur le parapet de notre tranchée, a entraîné énergiquement sa section aux cris de : « En avant les enfants de la 3^e section ! » A pu se maintenir sur le terrain conquis malgré une blessure aux jambes.

Soldat CABALL, 6^e bataillon de chasseurs : ayant reçu à l'assaut une balle qui lui a fracassé le poignet gauche, a néanmoins continué à combattre et à tirer en appuyant son fusil jusqu'à ce qu'il ait reçu une deuxième balle qui lui a traversé la poitrine.

Adjudant COLONNA D'ISTRIA, 30^e bataillon de chasseurs : dans la nuit du 24 au 25 décembre commandait la gauche d'une compagnie qui a résisté dans les tranchées de première ligne ; à toutes les demandes de son capitaine ou de son lieutenant répondait invariablement : « Nous tiendrons ».

Chasseur COUP-LA-FRONDE, 30^e bataillon de chasseurs : dans la nuit du 24 au 25 décembre, quoique blessé au coude, a fait vingt-deux fois le trajet de la ligne de combat au dépôt de cartouches pour approvisionner ses camarades, dans un moment où le seul fait de sortir de la tranchée et d'y rentrer constituait un acte de courage.

Chasseur POMMIER, 30^e bataillon de chasseurs : blessé le 5 décembre, a subi plusieurs opérations et finalement a dû être amputé des deux jambes. A supporté ces douloureuses épreuves avec une grandeur d'âme admirable.

Médecin auxiliaire WOIRHIN, 82^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Blessé grièvement le 31 décembre sur les positions de première ligne.

Sergent CHALLIER, génie, compagnie 22/1 : très belle conduite habituelle. Le 23 décembre, chargé de diriger la construction d'une sape volante, est resté sous le feu au poste le plus périlleux malgré une blessure et de multiples atteintes de balles dans ses effets. A travaillé pendant 18 heures sans interruption.

Adjudant LAVOISELÉE, 1^{er} d'artillerie coloniale : a fait preuve de brillantes qualités militaires depuis le début de la campagne. Chargé d'assurer, le 29 décembre, la liaison entre le poste de commandement et la batterie sous le feu de l'artillerie ennemie, a été grièvement blessé dans l'accomplissement de cette mission.

Maréchal des logis CHILANCO, artillerie de la 2^e division coloniale : sous-officier plein de zèle et d'intelligence. S'est fait remarquer par son courage en toutes circonstances depuis le début de la campagne et particulièrement pendant les derniers engagements où il a été blessé le 4 janvier.

Adjudant SALVARELLI, 8^e d'infanterie coloniale : au combat du 23 décembre, a brillamment entraîné sa section à l'assaut d'une tranchée allemande. Atteint par deux balles au moment où il y entra, n'est allé se faire panser qu'après avoir assuré l'occupation de la tranchée conquise.

Sergent CANESTRIER, 8^e d'infanterie coloniale : au combat du 23 décembre, a été blessé en allant chercher sous le feu une mitrailleuse française dont tous les servants avaient été tués et qu'il a installée dans nos lignes.

Adjudant QUESROY, 7^e génie : a contribué à la bonne exécution d'une sape ainsi que des rameaux. A opéré le chargement des deux fourneaux de mine. Toutes ces opérations ont été faites sous le feu continu de l'ennemi et dans des conditions particulièrement difficiles.

Sergent BARDIN, brancardier, 42^e division d'infanterie : depuis le début de la guerre n'a cessé de faire preuve dans toutes les circonstances du plus grand courage et du plus absolu dévouement. A continué son service bien qu'ayant été blessé d'une balle à la cuisse. Dans la journée du 20 décembre, au cours du bombardement de l'ambulance, s'est précipité le premier pour secourir les blessés et retirer des décombres les brancardiers et infirmiers blessés.

Sergent GRANDJEAN, 9^e génie : sous-officier très énergique, s'est signalé par son audace et son dévouement en faisant détruire une passerelle sous le feu de l'ennemi ; a participé à une reconnaissance des tranchées ennemies et à la destruction d'un fortin.

Sergent GUIDONI, 8^e d'infanterie coloniale : blessé le 19 novembre, est revenu à son corps 8 jours après, sur sa demande. Au combat du 23 décembre a maintenu dans une tranchée conquise et sous un feu violent sa section dont le chef venait d'être tué.

Sergent HAUDEBOURG, 6^e zouaves de marche : blessé une première fois le 4 septembre, a rejoint sa compagnie à peine guéri. A de nouveau été blessé très grièvement le 14 décembre aux deux jambes, aux mains et au visage. A supporté avec un courage admirable d'atroces souffrances pendant 6 heures de tranchées. N'a proféré aucune plainte, trouvant encore le courage de remonter le moral de quelques hommes blessés près de lui.

Soldat ROCHER, 6^e zouaves de marche : entraînant ses camarades par son exemple magnifique a chargé en tête de sa section et est entré le premier dans une tranchée allemande le 14 décembre. Blessé et évacué.

Caporal WATTIER, brancardier, 102^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de bravoure et de dévouement dans les nuits des 15 et 16 décembre. A relevé les blessés sous le feu de l'ennemi. A pu en désenliser et en ramener de vingt à vingt-cinq chaque nuit sur son dos, dans un terrain où un homme non chargé avait peine à se mouvoir. A fait preuve d'un grand courage pendant l'assaut d'une position fortement occupée, a pénétré dans la position ennemie et y a été grièvement blessé.

Sergent FAURE, 1^{er} zouaves de marche : s'est signalé en de nombreuses circonstances par son courage et son audace en se portant jusqu'aux tranchées allemandes pour y lancer des grenades à main et des pétards explosifs. Le 24 décembre, en particulier, ayant repéré l'emplacement d'une section de mitrailleuses, détruisit au moyen de pétards le parapet qui l'abritait et la réduisit au silence.

Sergent CUVEY, 9^e Génie : a été blessé par un éclat d'obus, a participé à la reconnaissance des tranchées ennemies et à l'attaque par la sape et la mine d'un fortin.

Soldat BERNARD, au 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : blessé par un éclat d'obus au début de l'opération du 4 décembre, a refusé de se faire panser, disant : « Nous avons d'autre ouvrage à faire plus pressé pour le moment ». A fait le coup de feu dans la tranchée jusqu'à 15 heures, moment où la fièvre et la fatigue ont eu raison de ses forces.

Soldat MESBAH SAID BEN MOUSSA, tambour au 3^e tirailleurs algériens : depuis le début de la campagne, a toujours eu une très belle attitude au feu. Le 14 décembre a atteint l'un des premiers la tranchée allemande. S'est maintenu toute la journée près de cette tranchée, est rentré le soir ramenant un de ses camarades blessé.

Sergent BOUDJEMIA RABAH BEN ALI, 3^e tirailleurs algériens : a fait preuve de beaucoup d'allant et d'entrain dans toutes les circonstances. Le 10 novembre, tous les officiers de sa compagnie étant tués ou blessés, a pris le commandement d'un peloton et l'a porté à l'assaut d'un bois. Est arrivé jusqu'aux tranchées ennemies dont il s'est emparé.

Tirailleur KACEM, 3^e tirailleurs indigènes : s'est fait remarquer à chaque combat par sa belle attitude au feu. Blessé le 15 septembre, a continué à tirer pendant plus d'une heure. Guéri, a rejoint et ne cesse de donner le meilleur exemple d'endurance et de cranerie.

Soldat EYCHENNE, 96^e d'infanterie : étant dans les tranchées de première ligne, s'est offert pour ouvrir le feu sur un tireur d'élite allemand qui menaçait constamment sa section. A, au cours de la mission, été atteint d'une balle qui l'a rendu aveugle.

Adjudant MEMBRE, 152^e d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne les plus belles qualités de sang-froid et de bravoure. Le 25 décembre, a été blessé grièvement en se portant à la tête de sa section pour l'entraîner.

Caporal GRAMMONT, 152^e d'infanterie : le 25 décembre 1914, le chef de section et le sergent de demi-section étant tués, a rallié les deux escouades les plus rapprochées de lui et leur a donné un bel exemple de courage en s'élançant en terrain découvert sous le feu de l'ennemi afin de les entraîner dans un bond en avant.

Sergent BATARD, 65^e d'infanterie : a été maintenu au corps sur sa demande alors qu'il devait être brancardier. A demandé son inscription au groupe d'éclaireurs et a toujours demandé les missions les plus dangereuses. Modèle de courage, d'énergie et d'un exemple communicatif sur tous ceux qui l'approchent. En particulier, les 2 et 3 janvier, sous un feu intense, a donné à tous le réconfort de sa bravoure et de son exemple, se portant toujours aux points les plus menacés pour encourager les combattants et secourir les blessés. Sergent respecté et admiré de tout le régiment pour sa bravoure et son esprit complet de sacrifice.

Soldat BOITEUX, 347^e d'infanterie : étant en sentinelle a été blessé, le 14 décembre d'un éclat d'obus et a dû subir l'amputation de la cuisse droite.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.